

# Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique

## LES AMAZONES DE L'AMÉRIQUE DU SUD

Jean-Pierre SANCHEZ

"Menalipe.

(...)

Que ce sable ne soit point foulé

Par les pieds lascifs d'hommes

Qui, terrissant nos chastes noms,

Colporteraient traîtreusement la nouvelle

De notre incapacité à faire tomber des couronnes.

A l'attaque, invincibles Amazonas !"

(Tirso de Molina, *Comedia famosa Amazonas en las Indias*, Première journée, scène 1) (1).

Sur la foi de renseignements obtenus auprès des indigènes, ou surpris par la vaillance des Indiennes qui combattaient virilement, les Européens, faisant appel aux souvenirs de la mythologie grecque, avaient diffusé la nouvelle de l'existence d'Amazones dans les Antilles et la Nouvelle-Espagne. Christophe Colomb, nous l'avons vu, contribua largement à la propagation de cette information, mais Hernán Cortés, Nuño de Guzmán et bien d'autres "témoins" abondèrent dans ce sens, corroborant cette légende dont ils amplifièrent la portée. Il y avait donc des Amazones sur le continent américain. Les premières "constatations", qui eurent quelque retentissement, furent suivies d'autres "témoignages" beaucoup plus impressionnants qui incitèrent plusieurs générations d'Européens à croire qu'une tribu de ces antiques guerrières s'était perpétuée près du grand fleuve qui porte encore leur nom.

### 1 - Premières nouvelles des Amazones de l'Amérique du Sud

Des Amazones il y en aurait eu au Pérou, bien avant l'arrivée de Francisco Pizarro et de ses hommes. Pedro de Cieza de León signale, dans la deuxième partie de sa *Crónica del Perú* intitulée *Del Señorío de los Incas Yupanquis*, que dans la province de Los Canas située entre Los Canches et Collao, près du village appelé Chungara, vivait un groupe de femmes qui ressemblaient beaucoup aux Amazones :

629

© Presses Universitaires de Rennes  
Campus de la Harpe  
2, rue du doyen Denis-Leroy  
35044 RENNES Cedex

Mise en page : Joëlle DESON - Patricia PERRIN  
pour le compte des PUR

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1996  
ISBN : 2-86847-152-0  
ISSN : 1255-2364

"(...) certaines femmes se révélèrent aussi courageuses que des hommes valeureux. Les armes à la main, elles imposaient leur domination à ceux qui se trouvaient dans la région qu'elles habitaient. Celles-ci, presque à l'imitation de ce que l'on raconte au sujet des Amazones, vivaient regroupées, sans leurs maris (...) (2)"

Suivant la tradition, ces redoutables viragos auraient été anéanties par le seigneur de Hatuncollao. Cieza est très prudent et se limite à comparer ces guerrières aux Amazones de l'Antiquité. Il démontre cependant que certains personnages de la mythologie grecque étaient bien connus des *conquistadores*.

Inévitablement les Amazones dont le souvenir était resté si vivant, devaient apparaître à l'occasion de quelque rencontre avec des Indiennes qui combattaient courageusement les envahisseurs. Et l'on avait pu constater, dès les premiers temps de la découverte du Nouveau Monde, que les femmes égalaient souvent les hommes dans l'art de la guerre (3).

Pedro de Heredia, nommé gouverneur de Cartagena en 1532, avait remarqué que les Indiennes de *Tierra Firme* qui ne voulaient pas se marier avaient un comportement très viril. Gonzalo Fernández de Oviedo rapporte cette information :

"Dans ce pays, les femmes qui ne souhaitent pas se marier ont l'habitude de porter l'arc et les flèches comme les Indiens. Elles vont à la guerre avec eux et préservent leur chasteté. Elles sont capables de massacrer sans pitié tout Indien qui oserait leur demander le don de leur corps ou de leur virginité (4)".

L'une de ces Indiennes, d'un âge avancé, lui avait même expliqué quelle agissait ainsi pour obéir à son père. Il est vrai que ces femmes — à la différence des Amazones — restaient chastes, et il était alors impossible de pousser la comparaison.

Jorge Espira, au cours de ses pérégrinations dans le sud-ouest du Venezuela, aurait, lui, entendu parler de vraies Amazones. Comme le précise Fernández de Oviedo, l'information émanait des indigènes de la région :

"(...) qu'à main gauche de ladite chaîne de montagnes, au confluent de deux rivières, se trouve un peuple d'Amazones ou de femmes qui n'ont pas de maris, et qu'à certaine époque de l'année visite un autre peuple d'hommes qui ont commerce avec elles puis s'en retournent chez eux. Ces femmes — disent-ils — possèdent beaucoup d'or et d'argent, qu'elles obtiennent grâce aux Indiens appelés Chogues (5)."

Là, le doute ne semblait plus permis. Les renseignements concordaient parfaitement avec ce que l'on savait des Amazones antiques. Un détail d'importance doit cependant attirer notre attention : ces femmes disposent de grandes quantités de métaux précieux. Le mythe des Amazones commence à se mêler à celui du pays richissime que l'on ne tardera pas à nommer *El Dorado*.

Philippe de Hutten apprit aussi au cours de son expédition qu'une tribu d'Amazones se trouvait dans la région qu'il visitait. D'après Juan de Castellanos, un Indien prisonnier aurait déclaré à Pedro de Limpias, l'un des compagnons de Hutten :

"Je sais parfaitement ce que tu souhaites avoir  
Car il y a très longtemps que vous le recherchez,  
Mais tu peux constater que j'ai peu de pouvoir :  
A ce sujet, tes yeux ne peuvent te tromper.  
Toutefois si tu veux voir les Maniriguas  
Je pourrai t'indiquer où habitent ces femmes



Qui décochent des flèches avec dextérité  
Et sont très réputées pour leurs vertus guerrières.  
(...)

"Sont exclues de leur groupe et de leurs réunions  
Celles qui sont difformes, laides ou disgraciées.  
Elles ne souhaitent point vivre auprès d'un compagnon  
Et refusent qu'un homme habite leur contrée.  
Mais elles ont commerce épisodiquement  
Avec ceux qu'elles combattent régulièrement,  
Une trêve s'instaure tout le temps que durent  
Ces rapports singuliers qu'inspire la luxure.

"Or dès que se terminent ces lascifs ébats  
Il y a incontinent reprise des combats,  
Et renaissent alors leurs anciens démêlés  
Qui ne permettent point que dure l'amitié.  
Si la Manirigua met au monde un garçon  
On le confie au père qui doit l'élever ;  
Par contre tout enfant de sexe féminin  
Reste auprès de sa mère et suit la tradition (6)."

Mais Juan de Castellanos doute — à juste titre — de ces informations. Il ajoute :

"Ces propos fallacieux — peut-être déjà vrais —  
Furent bien accueillis par tous les auditeurs.  
A mon avis, pourtant, ils ont un caractère  
Qui les fait ressembler à de vaines chimères.  
Mais je fus informé aussi sur tout cela  
Par ce que me confia François de Orellana.  
Et je vois maintenant mon récit confirmé  
Par des hommes qui ont tout autant de valeur (7)."

Il semble bien que les survivants de l'expédition de Hutten, qui avaient appris l'existence des Amazones découvertes par Francisco de Orellana, aient voulu laisser croire qu'ils étaient eux aussi parvenus sur les rives du fleuve dont on parlait tant (8).

\* \*  
\*

Du côté de l'Orénoque, où Diego de Ordás et Jerónimo Dortal recherchaient la voie d'accès au pays de Meta, les Amazones n'étaient pas inconnues. Une puissante reine, Orocomay, jouait là-bas le rôle de Penthésilée. Gonzalo Fernández de Oviedo rapporte ainsi cette nouvelle :

"En de nombreux endroits de ces provinces, les Chrétiens découvrirent des villages où les femmes étaient reines, *cacicas*, et souveraines avec un pouvoir absolu. Ce sont elles qui règnent et gouvernent, et non leurs maris, si elles en ont. Il y en avait une, en particulier, appelée Orocomay, qui se faisait obéir à plus de trente lieues à la ronde. Celle-ci fut très bienveillante envers les Chrétiens. Elle n'avait que des femmes à son service, et il ne se trouvait point dans son entourage, ni dans son village, d'autres hommes que ceux qu'elle mandait quérir pour leur donner un ordre ou les envoyer à la guerre (9)."

Gonzalo Jiménez de Quesada eut également, dans le Nuevo Reino de Granada, des informations assez précises sur une tribu d'Amazones. Fernández de Oviedo explique encore à ce sujet :

"C'est à cette époque-là que le général apprit, par des Indiens, que lorsqu'il était arrivé dans ce Nouveau Royaume de Nouvelle-Grenade ["Nuevo Reino"], il avait laissé derrière lui, à main droite, une province qui se trouve à proximité du Río Grande de Sancta Marta, et qui est peuplée d'Amazones, gouvernées — selon les dires — par une femme qui règne sur ce pays. Et les Chrétiens se mirent à appeler ces femmes "Amazones", alors qu'elles n'avaient point cette qualité. Car les Anciens donnèrent le nom d'Amazones à des femmes qui, pour pouvoir manier l'arc et les flèches, étaient, pendant leur enfance, privées de leur sein droit — que l'on coupait ou que l'on brûlait — qui ne se développait point, alors que l'on préservait leur sein gauche afin qu'elles eussent la possibilité de nourrir la fille qu'elles enfanteraient (...) (10)"

Il y aurait donc abus de langage de la part des explorateurs qui nommaient *Amazones* des Indiennes qui n'en avaient pas toutes les caractéristiques. C'était là un effet de l'imagination. L'information apparaît également dans une *Relation* de l'expédition de Jiménez de Quesada écrite par Juan de San Martín et Antonio de Lebrixa en 1536 :

"Pendant que le camp était dans cette vallée de Bogota, nous entendîmes parler d'une nation de femmes qui vivent seules et sans hommes parmi elles ; c'est pourquoi nous leur donnâmes le nom d'Amazones. Elles achètent des esclaves dont elles deviennent enceintes. Si elles ont une fille, elles l'élevèrent, si c'est un fils, elles le renvoient sur-le-champ ; et ainsi, elles les font venir et les renvoient alternativement (11)."

Ces renseignements auraient — d'après la *Relation* — incité Gonzalo Jiménez de Quesada à préparer l'expédition (que nous avons déjà mentionnée) dirigée par son frère Hernán Pérez de Quesada, sur les contreforts orientaux de la cordillère des Andes, en quête du Meta, de la *Casa del Sol*, et peut-être même déjà de l'Eldorado :

"Le général ayant appris cela, envoya son frère avec quelques fantassins et quelques cavaliers pour voir si les Indiens avaient dit la vérité, mais il rencontra de hautes montagnes qui l'empêchèrent de parvenir jusqu'au pays des Amazones, mais il en approcha jusqu'à la distance de quatre ou cinq journées. Plus il en approchait, plus on lui donnait de renseignements précis, en ajoutant qu'elles étaient très riches, et que tout l'or que l'on trouvait dans le pays de Bogota et dans celui de Tunja, venait de chez elles. Pendant ce voyage il découvrit des vallées très riches et très peuplées (12)."

Nous trouvons une nouvelle fois les Amazones associées à l'idée de richesse. Cet amalgame eut d'importantes conséquences.

C'est cependant à la suite du voyage de Francisco de Orellana sur le fleuve Marañón que les Amazones de l'Amérique du Sud connurent le plus de succès.

## 2 - Les Amazones de Francisco de Orellana

L'embouchure de l'Amazone — alors appelé *Marañón* par les Espagnols — était connue depuis longtemps, mais le cours du fleuve restait encore un mystère en 1541. Francisco de Orellana fut le premier Européen qui parcourut tout le bas-

sin d'ouest en est. Nous avons vu que ce capitaine avait été envoyé avec un détachement d'une cinquantaine d'hommes sur le Río Coca — affluent du Río Napo, lui-même affluent de l'Amazone — par son chef Gonzalo Pizarro, qui manquait cruellement de vivres, lors de son expédition à la recherche du Pays de la Cannelle (13).

Les péripéties du long voyage d'Orellana et de ses compagnons ont heureusement été consignées dans la *Relación* écrite par le Dominicain Fray Gaspar de Carvajal, dont le nom apparaît dans la liste des membres de l'expédition, proposée par Gonzalo Fernandez de Oviedo, avec la mention suivante :

"53. Fray Gaspar de Carvajal, de l'ordre des Frères Prêcheurs, originaire de Trujillo (14)."

Fray Gaspar de Carvajal rapporte que Francisco de Orellana s'embarqua sur un vaisseau construit avec de pauvres moyens et qu'il emmena avec lui 57 hommes. Il devait reconnaître la rivière Coca en essayant de trouver quelque nourriture, puis s'en retourner pour rejoindre son chef Gonzalo Pizarro en un endroit convenu. Le départ eut lieu en décembre 1541. Les explorateurs étaient dans un grand état de faiblesse causé par la fatigue et la sous-alimentation. Ils rencontrèrent enfin des indigènes qui leur fournirent quelques vivres :

"A partir de cet endroit les compagnons commencèrent à prendre leur revanche sur le passé, car ils n'arrêtaient pas de manger la nourriture que les Indiens avaient préparée pour leur propre usage, et de boire leurs breuvages, avec une frénésie d'hommes qui pensaient n'être jamais rassasiés (...) (15)"

La privation de nourriture et les carences alimentaires ne sont pas sans influence sur le comportement psychique des individus. Orellana et ses hommes eurent peut-être à subir les conséquences d'une telle situation : la perception de l'environnement ne pouvait-elle pas s'en trouver modifiée ?

Les souffrances endurées au début du voyage, la difficulté de se procurer une quantité suffisante de vivres pour les faire parvenir à Gonzalo Pizarro (qui les attendait avec impatience), et l'éloignement du point de départ, justifiaient, semblait-il, aux yeux d'Orellana et de sa troupe la décision qu'ils prirent de s'engager résolument vers l'aval en espérant y trouver le salut. Carvajal explique tout cela pour nier *a posteriori* l'accusation de trahison qui fut portée contre Francisco de Orellana lorsque les hommes de Gonzalo Pizarro — cruellement décimés par les privations et les dangers qu'ils durent affronter — rentrèrent à leur base de départ. Fray Gaspar de Carvajal donne les explications suivantes :

"Nous nous étions éloignés de l'endroit où étaient demeurés nos compagnons et il ne nous restait plus rien des quelques vivres que nous avions emportés pour cette marche si incertaine dans laquelle nous étions engagés. Alors le capitaine consulta ses compagnons. Nous discutâmes des difficultés, de la possibilité de retourner au point de départ et du manque de nourriture, car nous n'en avons pas emporté beaucoup puisque nous pensions revenir bientôt. Nous pensions ne pas être très loin, et nous décidâmes d'aller de l'avant, au prix de souffrances pour tous (...) (16)

Ce n'est qu'après avoir pris cette décision qu'ils trouvèrent une quantité appréciable de nourriture. Faut-il croire Carvajal, lui-même membre de l'expédition et (vraisemblablement) impliqué dans le choix que l'on fit alors ? Les raisons qu'il donne paraissent plausibles.

Nous devons signaler que parmi les témoignages enregistrés sur cette affaire — le 7 juin 1543 — au *Consejo de Indias*, figurent certaines pièces très éloquentes. On y voit, par exemple, un mémoire signé par la quasi-totalité des membres du groupe commandé par Orellana — 48 signatures (sur 57 ?) dont celle de Carvajal qui se trouve en tête — réclamant que leur chef renonce à son intention de remonter le cours d'eau pour retourner vers Gonzalo Pizarro :

"Au Magnifique Seigneur Francisco de Orellana. — Nous, les chevaliers, gentilshommes et religieux qui nous trouvons sous les ordres de Votre Grâce, considérant la volonté qu'elle a exprimée de retourner vers l'amont du fleuve dont nous avons descendu le cours avec Votre Grâce et l'impossibilité de revenir à l'endroit où Votre Grâce laissa le seigneur Gonzalo Pizarro, notre gouverneur, sans mettre la vie de tous en péril (...) C'est pourquoi nous supplions Votre Grâce, la conjurons et la prions instamment de ne pas nous emmener vers l'amont du fleuve pour les raisons que nous avons données et exposées à Votre Grâce. Nous l'avertissons de ne point nous en donner l'ordre car ce serait provoquer la désobéissance à Votre Grâce (...) (17)"

Le document fut établi le 4 janvier 1542.

La décision prise par Orellana serait donc celle d'un chef prudent qui tout en se montrant loyal envers son supérieur — l'extrême détermination qu'il aurait manifestée de revenir vers Gonzalo Pizarro en serait la preuve — aurait, pour éviter la discorde et la mutinerie, fort démocratiquement pris en compte la pétition (à la fois supplique et ultimatum) de ses soldats quasiment unanimes. Orellana pouvait s'estimer "couvert" par cet acte officiellement enregistré par Francisco de Isásaga, l'inévitable *escribano* de l'expédition. Mais ce document sonne faux et semble avoir été établi, avec la complicité des soldats, en prévision des explications qu'il faudrait bien fournir un jour.

Cette "trahison" ne fut pas, cependant, considérée comme telle à la cour où l'on récompensa plus tard le capitaine Orellana pour ses services. Le pragmatisme l'aurait-il alors emporté ? Il y avait eu un précédent célèbre : Hernán Cortés n'avait-il pas désobéi au gouverneur de Cuba, Diego Velázquez, pour se lancer à l'assaut de l'Empire des Aztèques ? La *capitulación* qui accordait — en 1544 — à Orellana le droit de retourner en Amazonie pour tenter de coloniser le pays montre bien que l'on avait admis en métropole les raisons qu'il avait invoquées pour expliquer son indiscipline :

"(...) et considérant que lorsque vous participiez à une expédition de découverte avec ledit Gonzalo Pizarro, et qu'accompagné de quelques hommes, après avoir descendu le cours d'un fleuve pour rechercher de la nourriture, la force du courant vous entraîna sur plus de deux cents lieues, vous mettant ainsi dans l'impossibilité de retourner vers votre point de départ, et que pour cette raison pressante et pour avoir obtenu des informations sur l'importance et la richesse du pays, ignorant le danger auquel vous vous exposiez et négligeant votre intérêt personnel pour servir Sa Majesté, vous vous engageâtes dans l'aventure de la découverte de ces provinces (...) (18)"

Ce texte officiel nous paraît riche d'enseignements, car, s'il admet les excuses données par Orellana — et reproduites par Carvajal —, il permet de constater que les difficultés rencontrées par l'expédition n'expliquent pas tout. Francisco de Orellana avait bien en tête l'idée de l'existence d'un pays riche qu'il situait en aval. C'était son Pays de la Cannelle ou son *Dorado*. On comprend alors la fureur

de Gonzalo Pizarro et des troupes qui étaient demeurées avec ce dernier (19). Cependant, en 1544, Gonzalo Pizarro ne devait pas avoir très bonne réputation en métropole. La révolte dont il prit la tête diminua son prestige et servit par conséquent les intérêts d'Orellana.

Fray Gaspar de Carvajal confirme que le détachement commandé par Orellana avait eu vent de l'existence d'un pays riche. Ces hommes, une fois sauvés par les vivres obtenus auprès des indigènes, apprirent d'heureuses nouvelles :

"C'est là que l'on nous informa au sujet des Amazones et des richesses qui se trouvent en aval. Notre informateur était un seigneur indien du nom d'Aparia, un vieillard qui disait avoir voyagé dans ce pays. Il nous indiqua également l'existence d'un autre seigneur, qui demeurait à l'écart du fleuve, à l'intérieur des terres, et qui, suivant ses dires, possédait beaucoup d'or. Ce seigneur porte le nom d'Ica. Nous ne l'avons jamais vu car, ainsi que je l'ai dit, il se trouvait loin de notre route qui suivait le fleuve (20)."

Les renseignements devaient paraître d'autant plus sûrs que les indigènes qui les donnaient n'étaient pas démunis de métal précieux ("ils arrivaient avec leurs bijoux et leurs plaques pectorales d'or (21)"). Les hommes d'Orellana apprirent aussi que, chez les Indiens, les Amazones portaient le nom de *Coñiapuyara*, et qu'elles étaient très nombreuses (22).

Voilà que la grande nouvelle de l'existence des Amazones était relancée. Comme ces guerrières étaient tenues pour riches, le mythe des Amazones n'eut aucun mal à se mêler à celui de l'Eldorado.

La décision de partir vers l'aval, qui avait peut-être mûri à cause des difficultés qui surgissaient sans arrêt, paraît néanmoins directement liée à cette information ["noticia"] du cacique Aparia. Immédiatement après avoir évoqué l'information en question, Carvajal écrit :

"Pour ne point perdre de temps et ne pas gaspiller les vivres, le capitaine décida que l'on se mettrait rapidement au travail. Il ordonna donc que l'on préparât ce qui était nécessaire. Et ses compagnons déclarèrent qu'ils étaient disposés à s'occuper sans délai de son projet (...) (23)"

Il s'agissait, évidemment, de préparer une nouvelle embarcation pour affronter les périls du fleuve... Puis un deuxième brigantin fut construit un peu plus tard. Orellana semblait croire à la véracité des propos tenus par les Indiens de la province d'Aparia. Après avoir rappelé l'existence du fameux *Señor* nommé *Ica*, Carvajal fait part de sa conviction :

"(...) et les Indiens de la province d'Aparia nous disaient qu'il y avait à l'intérieur des terres, en direction du sud, un très puissant seigneur du nom d'Ica, Ils ajoutaient que ce dernier était fort riche et possédait beaucoup d'or et d'argent. Nous avons la conviction que cette bonne nouvelle était vraie (24)."

Les indices de richesse s'accumulaient. Le pays s'avérait très peuplé, et cela pouvait sembler de bon augure :

"(...) nous tardâmes tant à quitter l'agglomération gouvernée par ce puissant seigneur qui s'appelle Machiparo, que nous eûmes tous le sentiment qu'elle était longue de plus de quatre-vingts lieues et qu'elle se présentait d'un seul tenant. Sur toute cette distance il n'y avait que des habitations, car d'un village à l'autre il n'y avait pas plus d'une portée d'arbalète et que le plus éloigné ne devait pas se trouver



à une demi-lieue. Et l'on vit même qu'un village pouvait s'étendre sur cinq lieues avec les habitations qui se touchaient : c'était une chose merveilleuse à voir (25)."

\* \*  
\*

Au bout de quelques mois de voyage, près du Río Negro, on entendit à nouveau parler des Amazones. Un Indien, que l'on avait fait prisonnier, indiqua que les indigènes de l'endroit vivaient sous la dépendance de ces guerrières :

"L'Indien dit qu'ils étaient vassaux et tributaires des Amazones et qu'ils ne fournissaient que des plumes d'aras et de perroquets pour tapisser les plafonds de leurs temples. Il ajouta que ceux des villages de ces femmes avaient le même aspect. Eux suivaient cet exemple et avaient un temple où ils pratiquaient la religion de leur Reine qui est celle-là même qui gouverne le pays de ces femmes (26)."

L'idée que l'on se faisait du Pays des Amazones commençait à se préciser. Leur royaume était dirigé par une reine puissante et l'on y trouvait des villages fortifiés et des temples étrangement ornés.

Dans la province de Las Picotas, une Indienne parla de certains Chrétiens qui vivaient dans la région en compagnie de deux femmes blanches : on en déduisit qu'il s'agissait de survivants de l'expédition de Diego de Ordás.

On arriva enfin à proximité du Pays des Amazones. Celles-ci portaient secours à leurs vassaux indiens lorsqu'ils étaient menacés par des intrus. On se trouvait donc dans une marche de leur empire. Orellana et ses compagnons *virent* alors quelques-unes de ces femmes :

"Vous devez savoir qu'ils sont vassaux et tributaires des Amazones. Dès qu'ils apprirent notre arrivée, ils partirent leur demander assistance. Il en vint dix ou douze — nous les avons vues — qui combattirent à la tête de tous les Indiens, leur servant de chefs. Elles luttaient avec tant de détermination que les Indiens n'osaient tourner le dos au combat. Si l'un d'eux le faisait, elles le massacraient devant nos yeux à coups de bâton : voilà pourquoi les Indiens se défendaient avec tant d'ardeur (27)."

Carvajal propose alors une description des Amazones qui dut frapper ses lecteurs :

"Ces femmes sont très grandes et très blanches. Elles ont les cheveux longs, tressés et ramassés autour de la tête. Elles sont très membrues et vont nues : seules leurs parties sexuelles sont couvertes. Elles portent l'arc et les flèches et combattent aussi efficacement que dix Indiens. En vérité plusieurs d'entre elles firent pénétrer leurs flèches d'un empan dans l'un des brigantins et d'autres moins : bref, nos brigantins ressemblaient à des porcs-épics (28)."

Francisco de Orellana interrogea alors longuement l'Indien qu'il gardait prisonnier ("car il pouvait déjà le comprendre grâce à un vocabulaire qu'il avait constitué (29)"). Il apprit que le roi du pays nommé *Quenyuc* était vassal des Amazones qui vivaient dans l'intérieur des terres à 4 ou 5 journées de marche du fleuve. L'Indien disait avoir fréquenté ces femmes et ajoutait qu'il y avait au bas mot 70 villes dans leur pays, avec des édifices construits en pierres. Le récit de l'informateur correspondait alors à ce que l'on connaissait des Amazones antiques :

"Alors le capitaine lui demanda si ces femmes enfantaient. Il répondit "oui". Et le capitaine s'étonna : comment, alors qu'elles n'étaient pas mariées et qu'aucun

homme ne vivait parmi elles, pouvaient-elles devenir enceintes ? L'Indien répondit qu'à certaines époques et lorsqu'elles en éprouvaient le besoin, ces femmes avaient commerce avec des hommes originaires d'une certaine province qui jouxtait leur pays et qui était gouvernée par un puissant seigneur, que ces hommes étaient blancs, mais sans barbe, et qu'ils allaient les retrouver pour avoir des rapports avec elles puis s'en allaient. Celles qui étaient alors enceintes tuaient — disait-on — le fils qu'elles mettaient au monde, ou l'envoyaient à leur père. Si elles accouchaient d'une fille, elles l'élevaient en manifestant une grande joie. L'on disait aussi que toutes ces femmes obéissaient à l'une d'entre elles qui était leur souveraine. Son nom était Coroni (30)."

L'Indien déclara de plus qu'il y avait dans leur royaume d'abondantes richesses et, en particulier, cinq temples remarquables :

"(...) il dit que dans la ville où réside ladite reine il y a cinq temples du Soleil ["casas del sol"] où ils ont leurs idoles d'or et d'argent qui représentent des femmes et beaucoup d'autres récipients en offrande. Il dit aussi que ces temples, depuis la base jusqu'à une demi-brasse de hauteur, sont recouverts, tout autour, de plaques d'argent et que les bancs où ils s'asseyaient lorsqu'ils se livrent à leurs beuveries, sont également en argent et placés près des plaques. Il ajoute que ces temples et sanctuaires dont il a été question sont appelés "carana" et "ochisemomuna" par les Indiens, ce qui signifie "les temples du Soleil" (...) (31)"

Il est évident qu'Orellana, qui avait certainement en tête les splendeurs des temples incasiques, recherchait lui aussi la fameuse *Casa del Sol* qui vient curieusement interférer ici avec le mythe des Amazones. Un détail doit encore attirer notre attention, car il nous oriente inévitablement vers le mythe de l'Eldorado qui est en train de se développer simultanément : ces farouches guerrières étaient vêtues de laine. Fait étrange dans la zone équatoriale, qui prouve, comme nous l'avons déjà indiqué, que le rayonnement de la civilisation de la cordillère des Andes était très important. Et Carvajal rapporte les explications de l'Indien :

"Il dit que ces femmes sont vêtues de laine car — assure-t-il — il y a beaucoup de moutons du Pérou, et qu'elles portent toutes beaucoup de bijoux en or (32)."

Notre Dominicain ne semble pas frappé par cette affirmation insolite qui est en contradiction flagrante avec l'apparence des Amazones (nues) qu'il a vues précédemment. Le mythe s'amplifie ici avec des détails en provenance d'autres régions. Le sel que produiraient ces guerrières n'aurait-il rien à voir avec les mystérieux pains de sel dont Gonzalo Jiménez de Quesada cherchait à connaître l'origine en se dirigeant vers le Cundinamarca ?

L'opération d'amalgame est évidente. Nous tenons là une preuve incontestable de la relation d'interdépendance qui existait entre les mythes et de l'imbrication remarquable des éléments qui les constituaient.

Signalons enfin que les villes du royaume des Amazones devaient avoir l'aspect de places fortes ou de cités protégées, car l'Indien qui informait Orellana donnait certaines précisions à ce sujet :

"Il dit en outre qu'elles ont établi une règle : dès que le Soleil s'est couché, les Indiens qui se trouvent là-bas pour commercer ou apporter leurs tributs, doivent quitter les villes, et ils en sortent (...) (33)"

Voilà l'essentiel des renseignements qu'Orellana et les hommes de son expédition rapportèrent sur les Amazones.

Ils débouchèrent enfin dans l'Atlantique et se dirigèrent vers le nord en suivant la côte jusqu'à l'île de Cubagua où ils abordèrent le 11 septembre 1542.

### 3 - La destinée des Amazones de la *selva*

La navigation d'Orellana fit grand bruit dans le monde hispanique. Gonzalo Fernández de Oviedo, le chroniqueur officiel des Indes Occidentales, écrivant au cardinal Bembo en 1543, soulignait qu'il s'agissait d'une grande nouvelle ("une chose nouvelle pour les Chrétiens, très importante et merveilleuse (34)").

Le fleuve des Amazones, d'abord nommé Río Grande en 1500 par Vicente Yáñez Pinzón, puis Río Grande de Santa María del Mar Dulce (en 1501) et Río Marañón (à partir de 1527), fut appelé désormais Río de Orellana ou Río de las Amazonas en souvenir de l'extraordinaire voyage du capitaine espagnol (35).

Francisco de Orellana, une fois arrivé à l'île Trinidad, chercha à s'embarquer pour l'Espagne. Cristóbal de Acuña indique, dans sa *Relation de la rivière des Amazones* :

"Oreillane acheta là un Vaisseau dans lequel il passa en *Espagne*, & fut trouver l'Empereur *Charles-Quint* à *Valladolid*. Il le trompa si agréablement par le récit de ses aventures, & par la grandeur de ses promesses, qu'il en obtint trois Vaisseaux pour retourner d'où il venoit, y bâtir des Forts, faire des habitations aux endroits qu'il trouveroit les plus commodes, & prendre possession du Païs au nom de ce Prince. Ses expéditions furent bientôt données ; mais l'exécution en fut bien lente. *Oreillane* fut plus de sept ans à la Cour d'*Espagne* sans pouvoir se mettre en état de partir (36)."

Orellana avait, en effet, obtenu dès le début de l'année 1544, une *capitulación* qui l'autorisait à explorer et fonder une colonie sur la rive droite de l'Amazone. Le texte de ce document officiel — signé à Valladolid le 2 février 1544 — révèle, par l'imprécision des indications géographiques, que l'on connaissait encore très mal l'intérieur de l'Amérique du Sud :

"Premièrement, je vous accorde licence et autorisation, à vous, ledit capitaine Francisco de Orellana, afin que pour le service et au nom de Sa Majesté et de la Couronne Royale de Castille et León vous puissiez [fol. 218 v°] découvrir et coloniser la rive dudit fleuve [fol. 217 v° : "le fleuve par lequel vous êtes sorti"], à main gauche de l'embouchure du Río de la Plata, à la condition de respecter les limites du territoire qui dépend de Sa Majesté (...) (37)"

Les préparatifs furent longs et difficiles. Orellana dut solliciter plusieurs fois la Couronne pour mettre sur pied son expédition. Il écrivit ainsi, de Séville, à l'Empereur (le 9 mai 1544) :

"Dans une missive précédente, adressée à Votre Majesté, j'ai fait un rapport complet sur l'état des préparatifs de mon voyage vers la Nouvelle-Andalousie, dont la pacification, l'évangélisation et le gouvernement des indigènes m'ont été confiés par Votre Majesté. Je la suppliai, à cette occasion, de me faire la grâce d'un ordre qui me permette d'obtenir, dans cette ville et sa région, les pièces d'artillerie nécessaires pour [En marge : "il n'y en a pas" ("que no las ay").] armer six ou sept caravelles. Je sollicite de nouveau que cet ordre soit donné, car c'est une chose d'importance (...) (38)"

La note, en marge, "il n'y en a pas" ("que no las ay"), montre à l'évidence que l'on ne facilitait pas la tâche de notre explorateur. Les ennuis qu'il connaissait étaient multiples. Cette même lettre indique le peu d'empressement des marins de Séville à s'enrôler sous la bannière d'Orellana. Et celui-ci supplie l'Empereur de l'autoriser à intervenir sans ménagements :

"(...) il est de fait que l'on ne trouve pas de marins qui acceptent de s'engager dans cette expédition. Ils sont pourtant nombreux, mais répondent négativement. Il s'ensuit qu'ils peuvent nous causer un grand dommage et beaucoup d'autres difficultés en retardant le départ. Comme il s'agit du service de Dieu et de Votre Majesté, je supplie Votre Majesté de promulguer une ordonnance qui m'autorise — moi ou mon mandataire — à forcer ou contraindre tout marin à s'embarquer avec moi pour cette expédition, en lui accordant le juste salaire qui lui est dû, et, si nécessaire, à requérir l'appui et l'aide des officiers de Justice pour cela (39)."

Francisco de Orellana manquait également de pilotes : il devait employer des Portugais :

"J'informe également Votre Majesté qu'il n'y a aucun marin castillan qui connaisse la rive du fleuve, dans la région où je dois me rendre. Seuls les Portugais, qui naviguent sans cesse dans ces parages, en ont une bonne connaissance. C'est pour cette raison, et parce qu'ils ont l'expérience des vaisseaux légers et bien agencés, qu'il convient de les faire participer à cette expédition (40)."

\* \*  
\*

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la tentative d'Orellana ne provoquait pas un grand enthousiasme dans les milieux maritimes sévillans et que la cour semblait peu disposée à investir des capitaux qui seraient mieux utilisés ailleurs que dans un pays d'accès difficile, mal connu, et qui malgré les promesses d'extraordinaires richesses n'avait pas encore envoyé en Espagne suffisamment d'or pour que son exploration devînt une priorité. Les Amazones auraient-elles été tenues pour une simple fable par de trop nombreux habitants de la métropole ?

Gonzalo Fernández de Oviedo doutait qu'il y eût de véritables Amazones dans la région qu'avait visitée Orellana ; il écrivait au cardinal Bembo que les Espagnols avaient appliqué ce nom un peu trop rapidement à certaines guerrières indigènes ("que nos Espagnols appelèrent Amazones, même si elles n'en avaient pas la qualité (41)").

Cette affaire de l'existence des Amazones du fleuve Marañón occasionna des jugements variés et la discussion se poursuivit très longtemps. Le P. Manuel Rodríguez écrivait ainsi en 1684, dans son ouvrage *El Marañón y Amazonas*, qu'Orellana aurait inventé cette fable dans un but intéressé, pour donner plus d'importance à son exploit :

"(...) et en certains endroits, les femmes elles-mêmes leur livraient bataille. C'est pourquoi Orellana, qui était aussi animé du désir de donner plus de lustre à son expédition, prétendit qu'il s'agissait du Pays des Amazones : c'est le nom qu'il lui donna lorsqu'il demanda à Sa Majesté l'autorisation de le conquérir (42)."

Antonio de Herrera se montre très réservé sur cette question. Il déclare dans son *Historia General* :

"Je rapporte cette affaire des Amazones en suivant les mémoires qui ont été écrits au sujet de cette expédition, en laissant à chacun le soin de décider s'il faut



lui accorder quelque crédit. Je ne trouve, en effet, d'autre justification à ce nom Amazones, que le choix fait par ces Castillans pour les désigner ainsi (...) En ce qui concerne les Amazones, nombreux furent ceux qui estimèrent que le capitaine Orellana n'aurait pas dû appliquer ce nom à ces femmes qui livraient bataille, et qu'il aurait dû se garder d'affirmer l'existence des Amazones en s'appuyant sur des bases aussi fragiles. Car il n'y avait là rien de nouveau : il était fréquent de voir, dans les Indes, les femmes combattre et manier l'arc. On s'en aperçut dans certaines îles de Barlovento, de Cartagena et de sa région, où elles firent preuve d'autant de vaillance que les hommes (43)."

Pour Francisco López de Gómara, la cause était entendue : Orellana avait raconté des histoires peu vraisemblables :

"Il raconta, parmi d'autres sornettes, qu'il y avait le long de ce fleuve des Amazones contre lesquelles il dut lutter avec ses compagnons. Que les femmes de là-bas portent des arcs et combattent, n'est pas une nouveauté. Dans la région de Paria, qui n'est pas très éloignée, et en d'autres endroits des Indes, elles agissent ainsi. Je ne crois pas, non plus, qu'aucune femme coupe ou brûle son sein droit pour tirer à l'arc : elles tirent très bien avec leur sein. Et je ne crois pas qu'elles tuent ou exilent leurs propres fils, ni qu'elles vivent sans maris alors qu'elles sont si luxurieuses. D'autres — qui n'ont rien à voir avec Orellana — ont également colporté ce conte des Amazones, après la découverte des Indes. Cependant l'on n'a jamais rien vu de semblable, et l'on ne le verra pas non plus sur ce fleuve (44)."

Il s'agissait là, évidemment, d'une discussion qui avait surgi parmi les gens cultivés, qui ne retrouvaient pas chez les Amazones d'Orellana — ou chez celles d'autres "témoins" — toutes les caractéristiques des Amazones de la mythologie grecque. Nos Américaines ne se brûlaient pas un sein, ne se mutilaient pas pour mieux tirer à l'arc et conservaient, parfois, leur virginité, à la différence des riveraines du fleuve Thermodon qui cherchaient à se perpétuer en accueillant la gent masculine à des époques déterminées.

Il y eut donc des réticences face à un amalgame que certains pensaient injustifié. Tous les commentateurs n'avaient pas l'enthousiasme de l'abbé Guyon qui s'exclamait (en 1740) dans son *Histoire des Amazones anciennes et modernes* :

"Que l'Asie ne se vante plus de ses anciennes Amazones ; l'Amérique ne lui cede point cet avantage. Que les campagnes de Thémiscyre ne triomphent plus de la renommée de ces Femmes illustres ; celles de la Province d'Aspante ne l'ont pas rendu moins célèbre ; & que le fleuve du Thermodon ne se glorifie plus d'avoir seul porté des Guerrieres redoutables ; la riviere de Coruris n'est pas moins fameuse par celles qui en habitent les bords (45)."

Il est évident qu'Orellana et ses compagnons, sans s'arrêter à certains détails — essentiels pour de bons connaisseurs de la mythologie grecque — avaient annoncé, comme les premiers découvreurs d'Amazones dans le Nouveau Monde, un peu trop rapidement l'existence de cette tribu. Pour certains, ils le firent néanmoins en toute bonne foi. Telle est l'opinion du comte de Pagan qui déclare dans sa *Relation Historique et Geographique de la Grande Riviere des Amazones dans l'Amerique* :

"(..) il vid au mois de Juïn des Indiens en grand nombre sur les riuages : & à leur teste des Femmes armées qui sembloient les commander & les conduire à la guerre, dont les Espagnols de François d'Areillane, & luy-mesme furent tellement



persuadez de la vérité des Amazones, qu'ils en publient le bruit avec tant d'assurance, que le Nom en est aussi demeuré à cette Grande & Memorable Riviere (46)."

#### 4 - Les expéditions sur le fleuve des Amazones

La région habitée par les Amazones se trouvait, d'après les participants de l'expédition d'Orellana, relativement proche de l'embouchure du fleuve qui porte leur nom. On pensait, plus précisément, que ces guerrières étaient établies sur la partie du Río Amazonas située entre le confluent du Río Negro et celui du Río Tapajós, sur la rive gauche, près du Rio Nhamundá, entre 1° 30' et 2° 30' de latitude sud (c'est-à-dire au nord de la section du fleuve comprise entre les villes actuelles de Manaus et Santarém). C'est là qu'Orellana comptait revenir. C'est cette région qu'obtint Diego de Vargas, suivant la *capitulación* signée à Tolède le 24 décembre 1549 :

"(...) Nous avons décidé d'envoyer des religieux pour qu'ils les instruisent et d'autres gens de bien et bons chrétiens, Nos vassaux, afin qu'ils vivent et s'entretiennent avec les Indiens qui se trouveraient sur les terres et dans les provinces situées, à partir de l'embouchure dudit fleuve, jusqu'à cent cinquante lieues de distance par voie terrestre, sur une largeur de quarante lieues, soit vingt lieues d'un côté du fleuve et vingt de l'autre (...) (47)"

Orellana repartit enfin vers le grand fleuve le 11 mai 1545. Son épouse l'accompagnait. Il se passa fort peu d'événements marquants au cours de son second voyage en Amazonie.

Francisco de Guzmán, écrivit un rapport — vraisemblablement destiné à la *Casa de la Contratación* de Séville — très bref sur cette expédition. Il y indique qu'après avoir remonté le cours du fleuve sur une centaine de lieues (557 km) à partir de l'embouchure, les explorateurs rencontrèrent de graves difficultés et connurent de lourdes pertes. Orellana, malade et peiné d'avoir perdu dix-sept hommes qui s'étaient éloignés en quête de nourriture, passa de vie à trépas en novembre 1546 ("Orillana mourut sur le fleuve, à cause de cette peine et de sa maladie"). Sa veuve revint alors vers l'île Margarita où elle s'entretint avec Francisco de Guzmán et lui conta les mésaventures qu'elle avait connues en compagnie de son époux (48).

L'histoire des Amazones de la *selva* se confondit désormais avec celle de l'Eldorado car le "royaume" où elles vivaient, réputé pour ses richesses abondantes, perdu au milieu de la forêt équatoriale, ressemblait beaucoup à ce pays étrange et mystérieux où l'on pensait découvrir de l'or en quantité.

Les redoutables guerrières dont on parlait tant ne semblent pas, toutefois, avoir préoccupé outre mesure les hommes que Pedro de Ursúa emmena sur le Marañón en 1559. Les récits de cette expédition écrits par Francisco Vázquez ou Pedrarias de Alместo et Toribio de Ortiguera s'intéressent fort peu aux Amazones prétendument découvertes par Francisco de Orellana (49) : l'Eldorado y est signalé comme le but essentiel du voyage d'exploration. C'est, en fait, la relation de Cristóbal de Acuña, intitulée *Nuevo descubrimiento del gran río de las Amazonas* (Madrid, 1641), traduite et lue en Europe, qui diffusa largement les nouvelles concernant les Amazones du Marañón (50).

Le Jésuite Cristóbal de Acuña avait descendu le fleuve en compagnie du P. Artieda. Le voyage de ces deux religieux fit grand bruit en Espagne. D'après les *Avisos de Pellicer* qui donnent un bref compte rendu de l'événement, les deux missionnaires auraient eu connaissance de faits surprenants et ils auraient vu, en particulier, des géants très impressionnants (51). Le P. de Acuña croyait à l'existence des Amazones. Il écrit ainsi dans sa relation :

"Ce seroit une chose bien étrange que cette grande Riviere eut pris le nom d'*Amazon*, sans aucun fondement raisonnable ; mais les preuves que nous avons, pour assurer qu'il y a une Province d'*Amazones* sur les bords de cette Riviere, sont si grandes et si fortes, qu'on ne sauroit en douter, sans renoncer à toute foi humaine (52).

Cristóbal de Acuña exprime ici une intime conviction. Il n'a pas vu les farouches guerrières et part simplement du principe qu'"il n'y a pas de fumée sans feu". Curieux raisonnement pour un homme qui prit soin de réaliser de nombreux levés topographiques lors de son voyage. Ainsi est-il démontré que, souvent, l'imaginaire peut prendre le dessus, même chez les êtres les plus avisés.

Le Jésuite rappelle l'enquête réalisée par l'*Audiencia* de Quito et les informations rassemblées à Pasto :

"Je ne m'arrête point aux perquisitions sérieuses que la Cour souveraine de *Quito* en a faites, devant laquelle plusieurs Natifs des lieux mêmes ont témoigné, qu'une de ces Provinces voisines de notre Riviere est peuplée de Femmes belliqueuses, qui vivent & se gouvernent seules sans hommes ; qu'en de certains temps de l'année elles en reçoivent pour devenir enceintes, & que tout le reste du temps elles vivent dans leurs Bourgs, où elles ne songent qu'à cultiver la terre, & à se procurer par le travail des bras tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie. Je ne m'arrêterai pas non plus à d'autres informations, qui ont été prises dans le nouveau Royaume de *Grenade* au Siege Royal de la ville de *Pasto*, où l'on ouït quelques *Indiens*, & une *Indienne* en particulier, qui assûra avoir été dans le Païs où ces vaillantes Femmes sont établies, & ne dit rien qui ne fût conforme à tout ce qu'on en savoit déjà par les relations précédentes (...)"

Il évoque ensuite sa propre enquête auprès des aborigènes et conclut :

"(...) chacun en particulier m'en donnoit des marques si constantes et si uniformes, que si la chose n'est point, il faut que le plus grand des mensonges passe, par tout le nouveau Monde, pour la plus constante de toutes les veritez historiques (53)."

Comme de nombreux Européens, Cristóbal de Acuña a cherché à cerner la vérité en procédant à une analyse des recoupements d'informations. Il a pris soin — ce n'était pas une nouveauté — d'interroger séparément les indigènes. Mais pouvait-il vraiment les comprendre ? Les "réponses" obtenues n'étaient-elles pas le reflet de ses propres convictions ? N'apprenait-il pas, finalement, ce qu'il souhaitait qu'on lui expliquât ? N'agissait-il pas de même que, par exemple, Jacques Cartier qui forgeait peu à peu son Royaume du Saguenay ou que Fray Marcos de Niza qui créait sa Cité de *Cíbola* ? Il y aurait beaucoup à dire sur les renseignements obtenus auprès des Indiens. Le problème de la compréhension mutuelle s'est toujours posé or, soulignons-le au passage, à la base de tous les grands mythes "américains" figurent les "informations" fournies par les indigènes. Cristóbal de Acuña agit comme les autres explorateurs : il ne cherche qu'à obtenir

confirmation d'une idée préconçue. Et dans le chapitre LXXI de son oeuvre, qu'il intitule "Nouvelles plus certaines des Amazones de l'Amérique", il livre une adaptation intéressante de l'antique mythe et fournit de nombreux détails :

"(...) Elles ont leurs habitations sur des Montagnes d'une hauteur prodigieuse entre lesquelles il y en a une nommée *Yacamiaba*, qui s'élève extraordinairement au dessus de toutes les autres, & qui est si battuë des Vents, qu'elle en est stérile. Ces Femmes se sont toujours maintenues sans le secours des hommes ; & lorsque leurs voisins leur viennent rendre visite, au temps marqué, elles les reçoivent les armes à la main, qui sont des arcs et des fleches, pour n'être point surprises ; mais elles ne les ont pas plutôt reconnus, qu'elles se rendent en foule à leurs Canots, où chacune saisit le premier Hamac qu'elle trouve, & le va pendre dans sa Maison, pour y recevoir celui à qui le Hamac appartient. Au bout de quelques jours, ces nouveaux Hôtes s'en retournent chez eux, & ne manquent point toutes les années de faire ce voyage dans la même saison. Les filles qui naissent de ces embrassemens sont nourries par leurs meres, & instruites au travail, & à manier les armes : Pour les mâles, on ne sait pas bien ce qu'elles en font ; mais j'ai ouï dire à un Indien, qui s'étoit trouvé, avec son pere, à cette entrevûë, lors qu'il étoit petit garçon, que, l'année suivante, elles donnent aux peres les enfans mâles qu'elles ont mis au monde. Cependant la plupart croient qu'elles tuent tous les mâles, d'abord qu'ils sont nez, & c'est ce que je ne saurois décider. Quoi qu'il en soit, elles ont des trésors dans leur País, capables d'enrichir tout le monde, & l'embouchure de ce Fleuve, sur les rives duquel habitent ces *Amazones*, est à deux degrez & demi de hauteur Meridionale (54)."

Pouvait-on douter d'affirmations si précises et, à première vue, irréfutables ?

\* \*  
\*

Le voyage du P. Christóbal de Acuña venait cependant après plusieurs autres expéditions qui, dans le deuxième quart du XVII<sup>e</sup> siècle, suivirent — ou essayèrent de suivre — le cours du grand fleuve. L'union (provisoire) entre l'Espagne et le Portugal facilitait alors la circulation dans les colonies et en 1626 les explorations vers l'amont du fleuve, en partant de l'embouchure, furent autorisées. Benito Maciel Parente, responsable militaire de la province de Pará, obtint l'accord de l'Administration pour tenter l'aventure, mais son projet ne put aboutir. En 1633 (ou 1634), ordre fut donné au gouverneur des provinces de Pará et du Maranhão, Francisco Coello de Carvalho (ou Coelho de Carvalho), de promouvoir incontinent quelque expédition sur le fleuve des Amazones, cependant ce nouveau projet n'eut aucune suite (55).

Un événement qui se produisit alors entraîna un regain d'activité près des côtes de l'Atlantique. Deux frères convers, franciscains, Fray Domingo de Brieva et Fray Andrés de Toledo, partis de la région de Quito avec d'autres missionnaires de leur ordre, s'engagèrent résolument sur l'Amazone en compagnie d'un détachement de six soldats. Leur exploit fut réalisé en 1636, soit un siècle environ après celui d'Orellana : la route de l'Amazone paraissait définitivement ouverte aux Européens.

Dans la *Relación del Descubrimiento del Río de las Amazonas*, qui rapporte les péripéties d'un voyage postérieur — celui de Pedro Texeira —, le départ des deux Franciscains est expliqué de la manière suivante :

"Certains religieux eurent de bonnes raisons pour partir de là-bas [la province des Encabellados] et rentrer à Quito. D'autres demeurèrent avec les Espagnols et au cours d'une échauffourée avec les Indiens, ces derniers tuèrent le capitaine Juan de Palacios. Alors, se retrouvant sans chef, ils abandonnèrent la province et se séparèrent en deux groupes. Quelques religieux et une partie des soldats rentrèrent à Quito et six autres soldats, accompagnés de deux frères convers appelés Fray Andrés de Toledo et Fray Domingo de Brieva, partirent sur une pirogue et se laissèrent entraîner par le courant vers l'aval. Leur décision, à mon avis, ne fut déterminée que par l'inspiration divine et l'obligation de chercher la nourriture qui leur faisait défaut (56)".

Ce voyage, connu sous le nom de *Viaje de los legos Franciscanos* eut un grand retentissement et incita l'année suivante (1637) Pedro Texeira à reproduire cet exploit, mais d'aval en amont, ce qu'aucune expédition européenne n'avait encore réussi. Les aborigènes avaient, bien entendu, déjà réalisé cette prouesse, et certains *Indios Brasiles*, dont nous aurons à reparler, étaient parvenus jusqu'aux Andes par cette voie au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Cependant la tentative de Pedro Texeira avait un caractère nouveau qui étonna le monde colonial. Et cet audacieux personnage ne se contenta pas de traverser l'Amazonie d'est en ouest ; à peine arrivé (en 1638), il repartit (en 1640) en sens contraire, emmenant avec lui les Pères Jésuites Artieda et Cristóbal de Acuña.

Or, les guerrières Amazones ne sont pas absentes du récit de ce voyage de Pedro Texeira. Le P. Cristóbal de Acuña donne suffisamment de preuves de l'intérêt des explorateurs pour ces étranges créatures. Nous apprenons aussi, grâce à la *Relación* du voyage de Pedro Texeira, que les deux Franciscains (frères convers) qui avaient ouvert la voie au XVII<sup>e</sup> siècle, eurent également des nouvelles des Amazones dont ils ne connurent l'existence — le fait doit être souligné — que par ouï-dire : ce sont les Indiens Omaguas qui les auraient renseignés :

"Ces Indiens racontèrent au soldat qui les comprenait, que du côté du nord, où ils se rendaient une fois l'an, il y avait des femmes auprès desquelles ils demeureraient durant deux mois. Si elles avaient accouché de fils à la suite de leurs accouplements, ils les emmenaient ; les filles, par contre, restaient avec leurs mères. Ces femmes, de grande taille, disaient-ils, n'avaient qu'un sein et prétendaient être parentes des hommes barbus. Elles souhaitaient, qu'on les leur amenât. Ils ajoutèrent que ces Indiennes étaient communément appelées Amazones (57)."

On est en droit de se demander ce que le soldat qui servit d'interprète auprès des Omaguas avait bien pu comprendre, car ses propos semblent bien ne reproduire que l'ancienne légende de la mythologie grecque. Un détail cependant ne doit pas nous échapper : les Amazones se prétendaient parentes des Européens barbus. Nos explorateurs étaient donc attendus par les Amazones que fréquentaient les Omaguas. La province peuplée par ces Indiens fut activement recherchée au XVI<sup>e</sup> siècle : c'était un pays fascinant puisque les Amazones — fort riches — fréquentaient annuellement ces indigènes. Le territoire des Omaguas devint ainsi l'une des marches du célèbre *Dorado*.

\* \*  
\*

Une dizaine d'années après l'exploit de Pedro Texeira que le P. Cristóbal de Acuña avait rendu si célèbre, deux autres missionnaires (franciscains) s'engagèrent sur l'Amazone. Une rivalité était alors apparue entre les Jésuites et les Fran-

ciscains, dont on trouve, en particulier, une manifestation dans le fait que l'appellation *Río San Francisco del Quito* remplaça parfois celle de *Río de las Amazonas*. Ces deux religieux, nommés Fray Laureano de la Cruz et Fray Juan de Quincoços, explorèrent à leur tour le cours du grand fleuve. Le premier a laissé fort heureusement une relation de ce voyage, où transparait — une nouvelle fois — le mythe des Amazones (58). Il écrit à ce sujet :

"Dans la région des Omaguas, nous entendîmes raconter que vers l'aval, près de notre grand fleuve, se trouvait une province peuplée de femmes qui vivaient seules, sans hommes, et n'avaient que de l'amitié pour ces derniers qui allaient leur rendre visite quelque temps, une fois l'an. On disait aussi qu'elles maniaient l'arc et les flèches, et qu'elles étaient d'une grande vaillance. Ces informations nous furent confirmées par le soldat portugais, déjà mentionné, et par d'autres personnes qui nous précisèrent que ces femmes, appelées Amazones, vivaient très en amont sur ce fleuve qui porte le nom de *Río de los Cundurises*. Tous ces renseignements, avec quelques autres que nous entendîmes, ne sont que de simples informations qui nous ont été rapportées. Nous n'avons rien vu ni rien appris, en interrogeant les Indiens et les Portugais qui circulent beaucoup sur ces fleuves, qui puisse les confirmer. C'est pour cette raison que l'on donna ce nom des Amazones à notre grand *Río de San Francisco de el Quito*, alors que depuis ce petit fleuve des Amazones jusqu'à la source de notre grand fleuve il y a près de 10 lieues [56 km], et que ce *Río de las Amazonas* se trouve à une distance de la mer à peine supérieure à 300 lieues [1 672 km]. A côté de notre grand *Río de San Francisco*, le fleuve qui porte le nom des Amazones est un très petit cours d'eau (59)".

Pour Fray Laureano de la Cruz, le *Río de las Amazonas* ne serait donc qu'un affluent de l'Amazone. Le Franciscain, vraisemblablement déçu de n'avoir pu apercevoir les guerrières de la *selva*, rapporte à peu près les mêmes indications que ses prédécesseurs. Le lien qui existerait entre les Amazones et les Indiens Omaguas semble, encore une fois, évident. Fray Laureano a visiblement cherché à se renseigner, et les informateurs potentiels ne manquaient pas. Le bassin de l'Amazone était, d'après lui, visité par de nombreuses personnes : des Indiens, bien entendu, mais aussi des Portugais. Il se réfère notamment à un certain Francisco Hernández, un marin,

"(...) qui disait être allé dans le *Gran Parâ*, là-bas, sur la côte du Brésil, et que pendant son séjour il avait appris qu'entre ces fleuves-là se trouvaient le *Dorado* et la *Casa de el Sol*. Il assurait que s'ils descendaient le cours de notre fleuve, ils rencontreraient ces fameuses richesses. Cette déclaration excita la convoitise de quelques-uns (60)".

Voilà encore une preuve de l'imbrication du mythe du *Dorado* et de celui des Amazones, l'un dépendant étroitement de l'autre.

Bien qu'aucun témoin européen du temps n'ait pu prétendre avoir vu les guerrières, l'existence des Amazones de la forêt paraît ne pas avoir été remise en cause au XVII<sup>e</sup> siècle, alors qu'elle avait fait l'objet de critiques et d'objections au cours du siècle précédent.

## 5 - Walter Raleigh et les Amazones

La présence d'Amazones en Amérique du Sud avait, en effet, été fortement mise en doute dans le courant du XVI<sup>e</sup> siècle. Gonzalo Jiménez de Quesada qui



pensa d'abord pouvoir les repérer, avait rapidement fait marche arrière. Le chroniqueur des Indes Occidentales Gonzalo Fernández de Oviedo fit part de sérieuses réserves au sujet de ces guerrières et Francisco López de Gómara nia purement et simplement leur existence. Comme le souligne Demetrio Ramos Pérez, avec la chronique de Gómara le courant de scepticisme semble avoir atteint une sorte de zénith (61). Toutefois le mythe avait la vie dure et l'imaginaire reprit le dessus : les relations du XVII<sup>e</sup> siècle le prouvent. Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les Amazones réapparaissent dans les documents, et c'est un témoin de choix qui relance l'activité du mythe : l'explorateur britannique Sir Walter Raleigh (62).

Nous aurons l'occasion de revenir sur les exploits et les allégations de ce curieux personnage, marin, homme d'État, écrivain, frère utérin du célèbre navigateur Humphrey Gilbert, dont le destin est indissolublement lié à l'histoire de la colonisation de la Guyane et de la Virginie. Sir Walter Raleigh était une figure importante à la cour d'Elisabeth I<sup>re</sup> d'Angleterre ; cette dernière, selon l'expression d'Eugène Asse, l'écoutait "comme un oracle" (63). La Reine, qui se nommait elle-même la "vierge des îles occidentales" et fut à l'origine du nom Virginie, devait avoir quelque prédilection pour les farouches Amazones, ces femmes indomptables au fort tempérament dont la littérature de son époque faisait un si grand cas (64). Et Walter Raleigh, qui cherchait à être agréable à sa Souveraine, ne manqua pas l'occasion d'évoquer la présence de ces Amazones — dont l'existence avait naguère été remise en cause — près de la zone qu'il voulait coloniser.

Sir Walter Raleigh n'est pas, à proprement parler, l'un des explorateurs du fleuve des Amazones. Il fit porter ses efforts sur la Guyane et le fleuve Orénoque, mais la tentation devait être trop forte pour ce connaisseur de l'Amérique du Sud qui consacra dans sa relation de nombreuses lignes aux guerrières de la *selva* (65). Il avoue d'ailleurs :

"J'étais aussi très désireux de savoir ce qu'il y avait de vrai au sujet de ces femmes guerrières, car d'aucuns croient à leur existence et d'autres pas. Et, au risque de m'éloigner de mon propos initial, je vais relater sur ces femmes ce que l'on m'a assuré être la pure vérité (66)."

Raleigh rapporte ce que lui aurait raconté un cacique qui connaissait bien l'Amazone. Ces guerrières vivaient au sud du fleuve, à 60 lieues [334 km] en amont de l'embouchure, face aux îles de la rive sud de celle-ci. Le Britannique n'ignorait pas l'histoire des Amazones de l'Antiquité qu'il place fort convenablement en Afrique et en Asie, mais il s'intéresse plus particulièrement à celles de la Guyane qui ne lui posent aucun problème car, dit-il :

"Leur existence est établie dans de nombreuses histoires qui correspondent à diverses époques et à divers endroits (67)."

La multiplicité des lieux de résidence attribués aux Amazones et leur apparition à diverses époques, constituent donc pour lui une raison supplémentaire de croire à leur existence dans le nord de l'Amérique du Sud.

Son récit reprend alors les données du mythe bien connu, tout en les enrobant de considérations propres à séduire le lecteur :

"Celles qui se trouvent près de la Guyane n'ont commerce avec les hommes qu'une fois l'an, et pour une durée d'un mois, en avril d'après ce que j'ai compris. A cette époque-là tous les rois des régions frontalières et les reines des Amazones se réunissent et après que les reines aient fait leur choix, les autres tirent au sort leurs

Valentins ['cavaliers']. Durant ce mois l'on festoie et l'on danse ; tous boivent de leur vin en abondance. Mais lorsque s'achève la lune, tous reprennent le chemin de leurs pays respectifs. Si les Amazones se retrouvent enceintes et accouchent, elles envoient l'enfant à son père, si c'est un garçon. Cependant si c'est une fille, elles la gardent et l'élevé. A la naissance de chaque fille elles envoient un cadeau au père de celle-ci, car toutes ont l'ardent désir d'augmenter le nombre des personnes de leur sexe et de leur catégorie. Je n'ai, toutefois, pu avoir confirmation de ce que l'on raconte au sujet de la mutilation qu'elles pratiqueraient sur le tétin de leur sein droit. On me dit aussi que si elles faisaient des prisonniers à l'occasion d'une guerre, elles vivaient avec eux à n'importe quelle époque, mais finissaient, irrémédiablement, par les tuer. Elles sont, dit-on, très cruelles et sanguinaires, particulièrement avec ceux qui cherchent à envahir leurs territoires. Les Amazones possèdent aussi une grande quantité de ces plaques d'or qu'elles obtiennent dans la plupart des cas en échange de pierres vertes que les Espagnols nomment *Piedras Hijadas*, et dont nous nous servons pour soigner les nerfs et les maladies des reins et du foie. J'en ai vu plusieurs en Guyane, et il est courant que chaque roi ou casique [cacique] en ait une que ses femmes portent habituellement et tiennent pour aussi précieuse qu'un joyau (68)"

Curieux mélange d'éléments autochtones, de données traditionnelles et de coutumes de l'Europe de la Renaissance ! Ce récit avait tout pour séduire ses contemporains.

\* \*  
\*

La fameuse "pierre des Amazones" (l'amazonite) était, effectivement, très bien connue en Amazonie. Son succès, comparable à celui de la pierre bézoard curative, que l'on recherchait dans l'estomac des lamas, dura fort longtemps. Alexandre de Humboldt lui consacre un long paragraphe dans son *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait en 1799 et 1800* (69). Humboldt, qui a vu certaines de ces pierres de couleur verte, précise qu'elles sont

"(...) connues sous le nom de pierres des Amazones parce que les indigènes prétendent, d'après une ancienne tradition, qu'elles viennent du pays "des femmes sans maris (cognantain-secouima, femmes vivant seules) ou Aikeam-benano" (70)."

Walter Raleigh se fonde donc sur une croyance indigène qui avait une base bien réelle, et l'on ne peut mettre en doute les renseignements qu'il rapporte sur ce point précis.

Ces pierres proviendraient, toujours selon Alexandre de Humboldt, de la région des sources de l'Orénoque. Et le savant allemand souligne que les amulettes nommées "pierres des Amazones", fort estimées des indigènes, étaient un objet de commerce depuis des siècles. Il indique également que la superstition qui s'attachait à ces pierres avait gagné les Européens :

"Au milieu de l'Europe éclairée, à l'occasion d'une vive contestation sur le quinquina indigène on a proposé gravement, il y a peu d'années, les pierres vertes de l'Orénoque comme un puissant fébrifuge : d'après cet appel à la crédulité des Européens, on ne s'étonnera pas d'apprendre que les colons espagnols partagent la prédilection des Indiens pour ces amulettes et qu'on les vend à des prix considérables (71)."

On voit qu'à l'orée du XIX<sup>e</sup> siècle les Amazones avaient encore leur mot à dire, même si ce n'était plus que de façon indirecte. Le mystère et les pouvoirs que l'on attribuait aux Amazones se transmettaient en quelque sorte par le truchement de ces pierres vertes auxquelles on attribuait tant de vertus. Mais le culte de la pierre est universel. C'est dans le tréfonds de l'âme humaine que nous pourrions peut-être trouver quelque explication valable à une telle prédilection.

## 6 - Charles-Marie de la Condamine et les Amazones

Avant Alexandre de Humboldt, un savant français, Charles de La Condamine avait appris l'existence de la pierre des Amazones que l'on trouverait, selon lui, plus aisément chez les Indiens *Topayos* que partout ailleurs. Il précise, de plus, que ces pierres

"(...) ont été fort recherchées autrefois à cause des vertus qu'on leur attribuait de guérir de la pierre, de la colique néphrétique et de l'épilepsie (72)."

Charles-Marie de La Condamine quitta La Rochelle le 16 mai 1735, pour se rendre en Amérique en compagnie d'un petit groupe de savants et de techniciens. Il devait, avec l'appui de l'Académie des Sciences de Paris, effectuer des mesures pour mieux connaître les dimensions du globe terrestre. Un double mesurage, l'un en Laponie (sous la conduite de Maupertuis) et l'autre à la latitude de l'équateur (c'était la tâche de La Condamine), devait permettre de comparer le rayon de la Terre, dans les régions polaires et dans la zone équatoriale. Et La Condamine accomplit sa mission, étroitement escorté par deux officiers de la Marine Espagnole, Antonio de Ulloa et Jorge Juan. Cependant il profita de son séjour en Amérique du Sud pour se livrer à d'autres recherches. Une fois son travail principal terminé (en Équateur), il songea à regagner les côtes de l'Atlantique en suivant le cours de l'Amazone. Les observations scientifiques réalisées pendant ce long voyage furent tout à fait remarquables. Et La Condamine, comme ceux qui l'avaient précédé en Amazonie, s'intéressa également aux mystérieuses guerrières dont il était question depuis deux siècles.

\* \*  
\*

On aurait pu s'attendre à ce qu'un scientifique de haut niveau, un savant renommé, l'un des meilleurs produits du Siècle des Lumières, eût manifesté quelque scepticisme et rangé dans le placard des fables antiques les curieuses Amazones de la *selva* sur lesquelles on avait débité tant de sonnettes. Mais c'eût été sans compter sur la puissance de l'imaginaire, sur l'extraordinaire vitalité de l'un des mythes les mieux enracinés dans l'esprit des hommes.

Car La Condamine n'accueille pas dans son récit les Amazones comme de simples héroïnes de contes entendus au cours de son voyage. Il est loin d'être passif à ce sujet et s'enquiert de l'existence des étranges guerrières en sollicitant fréquemment les indigènes et en les pressant de questions :

"Dans le cours de notre navigation, nous avons questionné partout les Indiens des diverses nations, et nous nous étions informés d'eux avec grand soin s'ils avaient quelque connaissance de ces femmes belliqueuses qu'Orellana prétendait avoir rencontrées et combattues, et s'il était vrai qu'elles vivaient éloignées du

commerce des hommes, ne les recevant parmi elles qu'une fois l'année, comme le rapporte le père d'Acuña dans sa relation, où cet article mérite d'être lu par sa singularité (73)."

La Condamine avait, en effet, puisé aux meilleures sources. Que n'avait-il lu Gómara ! Alors, peut-être aurait-il montré moins d'empressement sur le terrain. Ses propos traduisent sa conviction :

"Tous nous dirent qu'ils l'avaient ouï raconter ainsi à leurs pères, ajoutant mille particularités, trop longues à répéter, qui toutes tendent à confirmer qu'il y a eu dans ce continent une république de femmes qui vivaient seules sans avoir d'hommes parmi elles, et qu'elles se sont retirées du côté du nord, dans l'intérieur des terres, par la rivière Noire ou par une de celles qui descendent du même côté dans le Marañon (74)."

Les "témoins" qu'il mentionne lui paraissent dignes de foi. L'un rappelle que "son grand-père avait, en effet, vu passer ces femmes à l'entrée de la rivière de Cuchiara (...) qu'il avait parlé à quatre d'entre elles dont une avait un enfant à la mamelle (...) (75)", un autre se propose de lui "faire voir une rivière par où on pouvait remonter selon lui jusqu'à peu de distance du pays actuellement, disait-il, habité par les Amazones (76)". Un vieux soldat de la garnison de Cayenne, parti en mission vers l'intérieur du pays en 1726, aurait appris que les pierres vertes que les Indiens portaient autour du cou "venaient de chez les femmes *qui n'avaient point de mari*, dont les terres étaient à sept ou huit journées plus loin du côté de l'occident (77)".

Toutes ces "preuves" lui semblent convaincantes. Il ajoute également que ces témoignages "ainsi que ceux dont il est fait mention dans les informations faites en 1726 et depuis par deux gouverneurs espagnols [Don Diego Portales et Don Francisco Torralla] de la province de Venezuela, s'accordent en gros sur le fait des Amazones (...) (78)"

En bon scientifique, La Condamine a cherché à réunir le plus grand nombre d'informations possible et à pratiquer des recoupements, mais il ne s'est pas suffisamment interrogé sur l'origine de ces renseignements, En raisonnant à partir de prémisses douteuses, il ne pouvait aboutir qu'à une conclusion incertaine.

Pour lui, les Amazones peuvent être situées avec une relative précision :

"(...) toutes ces directions différentes concourent à placer le centre commun où elles aboutissent dans les montagnes au centre de la Guyane et dans un canton où les Portugais du Pará ni les Français de Cayenne n'ont pas encore pénétré (79)."

Il souligne malgré tout que "cette nation ambulante pourrait bien avoir encore changé de demeure", ce qui laisse d'immenses possibilités pour la survie du mythe, et conclut :

"Ainsi, quand on ne trouverait plus aujourd'hui de vestiges actuels de cette république de femmes, ce ne serait pas encore assez pour pouvoir affirmer qu'elle n'a jamais existé.

D'ailleurs, il suffit pour la vérité du fait qu'il y ait eu en Amérique un peuple de femmes, qui n'eussent pas d'hommes vivant en société avec elles. Leurs autres coutumes, et particulièrement celle de se couper une mamelle, que le père d'Acuña leur attribue sur la foi des Indiens, sont des circonstances accessoires et indépendantes et ont vraisemblablement été altérées, et peut-être ajoutées, par les Européens préoccupés des usages qu'on attribue aux anciennes Amazones d'Asie ; et l'amour du merveilleux les aura fait depuis adopter aux Indiens dans leurs récits (80)."

Comme on le voit, La Condamine n'est pas dépourvu d'esprit critique ; le contraire eût été étonnant. Il paraît intimement convaincu de l'existence d'Amazones américaines — au moins dans les temps passés — tout en se montrant méfiant à l'égard des "circonstances" accessoires qui proviendraient selon lui de la mythologie grecque et que les Indiens auraient pu inclure *a posteriori* dans leurs récits. Il ne s'interroge pas toutefois sur l'origine de ces Amazones modernes qu'il oppose naturellement à celles de l'Antiquité. Aurait-il cherché en révélant ce mystère, à donner plus d'attrait au récit de son voyage ? Voulait-il attirer l'attention du public sur le caractère extraordinaire de sa mission ? Cependant, il n'est pas impossible que le savant français ait cru à la fable des Amazones.

Ses affirmations paraissent avoir eu un écho très favorable. Alexandre de Humboldt précise à ce sujet :

"Les témoignages recueillis par M. de La Condamine sont très-remarquables ; il les a publiés dans le plus grand détail, et j'aime à ajouter que, si ce voyageur a passé en France et en Angleterre pour l'homme dont la curiosité étoit le plus constamment active, il est considéré à Quito, dans le pays qu'il a décrit, comme l'homme le plus sincère et le plus véridique. Trente ans après M. de La Condamine, un astronome portugais qui a parcouru l'Amazone et les affluens qui s'y jettent du côté du nord, M. Ribeiro, a confirmé sur les lieux tout ce que le savant François avoit avancé. Il a trouvé ces mêmes traditions parmi les Indiens ; il les a recueillies avec d'autant plus d'impartialité qu'il ne croit pas lui-même aux Amazones comme ayant formé une peuplade séparée (81)."

D'ailleurs pourquoi nier à La Condamine le droit de croire aux Amazones du Nouveau Monde ? Le très sérieux Jésuite Joseph-François Lafitau n'expliquait-il pas dans le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, peu de temps avant le départ de La Condamine pour l'Amérique, que certaines moeurs des indigènes américains auraient un rapport étroit avec celles des Amazones ?

"Les enfants eux mêmes — écrit-il —, toujours élevés sous l'aile de la mère, ne paraissent sensibles qu'à l'affront que le père leur a fait en l'abandonnant avec elle. Ce droit réel, ou prétendu des maris, pourrait venir de l'usage qu'avaient les Amazones, lesquelles ne retenaient pour elles que les filles et renvoyaient les garçons chez les peuples voisins, où elles avaient leurs époux (82)."

Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, dans un rapport adressé au ministre de l'Instruction publique, un autre explorateur digne de foi, le comte de Castelnau, se déclare envahi par le doute après la découverte d'une curieuse statuette qui cache ses seins alors qu'"entre ses pieds se voit le signe du sexe masculin" :

"Jusque dans ces derniers temps — écrit-il —, je n'attachais aucune confiance à l'histoire de ces femmes guerrières ; mais dans le pays, à Obydos surtout, j'ai appris que cette tradition était encore populaire parmi les Indiens (83)."

Le mythe des Amazones fait preuve, à l'évidence, d'une extraordinaire vitalité. Les rives du fleuve qui porte le nom de ces femmes exceptionnelles et les forêts de la Guyane ne furent pas, toutefois, les uniques endroits de l'Amérique du Sud où l'on situa des tribus d'Amazones. D'autres lieux accueillirent ces fascinantes et terribles combattantes.



## 7 - Les autres Amazones de l'Amérique du Sud

Les Amazones du fleuve Marañón connurent la célébrité dans le monde entier. Cependant elles ne furent pas les seules qui auraient existé en Amérique du Sud. Pero Magalhães de Gandavo souligne, dans son *Histoire de la Province de Sancta-Cruz*, que certaines Indiennes du Brésil ont un curieux comportement. L'auteur ne parle pas d'Amazones, mais peut induire le lecteur à faire le rapprochement :

"Il y a — dit-il — parmi eux des Indiennes qui font voeu de chasteté ; elles ne veulent connaître aucun homme, et n'y consentiraient pas quand même on les tuerait. Celles-ci ne se livrent à aucune occupation de leur sexe ; elles imitent en tout les hommes, comme si elles avaient cessé d'être femmes ; elles ont les cheveux coupés comme eux ; et vont à la guerre avec un arc et des flèches : elles chassent avec les hommes (84)."

Au Paraguay, par contre, on aurait obtenu des renseignements très "sûrs" concernant une province prétendument peuplée d'Amazones. Lorsque l'*Adelantado* Álvaro Núñez Cabeza de Vaca explorait en 1543 le Río Paraguay, deux détachements furent envoyés en mission d'exploration : l'un, commandé par Francisco de Ribera, partit vers le Chaco, et l'autre, sous les ordres d'Hernando de Ribera remonta le fleuve et s'approcha de la source. A son retour, Hernando de Ribera transmit un bref rapport à son chef. Dans ce document, d'une densité exceptionnelle — qui a servi exclusivement à Manuel Domínguez pour démontrer que l'on devait identifier l'Eldorado avec le Pérou des Incas (85) — Hernando de Ribera explique que les indigènes qu'il a interrogés lui ont révélé que des Amazones vivaient à une dizaine de journées de marche du lieu où il se trouvait :

"(...) et lesdits Indiens s'accordaient pour dire, sans qu'il y eût divergence d'opinions, qu'à dix jours de marche de là, du côté du nord-ouest, dans de grandes agglomérations, vivaient certaines femmes qui possédaient beaucoup de métal blanc et jaune, que les sièges et la vaisselle de leurs demeures étaient tous dudit métal, qu'elles obéissaient à une femme qui appartenait à ce même peuple, que c'étaient des guerrières qui inspiraient la crainte aux Indiens. Ils disaient aussi qu'en deçà du pays desdites femmes se trouvait une nation d'Indiens (de très petite taille) contre laquelle — mais il en était de même avec ceux qui l'avaient informé — lesdites femmes luttèrent et firent la guerre, et qu'à certaine époque de l'année, elles se réunissaient avec leurs voisins indiens pour avoir commerce charnel avec eux : celles qui étaient enceintes et donnaient le jour à des filles les gardaient auprès d'elles, quant aux enfants mâles, elles les élevaient jusqu'à ce qu'ils fussent sevrés puis les renvoyaient à leurs pères (...) (86)"

On retrouve sans peine dans ce "témoignage" les données qui sont à la base du mythe. Il est probable que les nouvelles de l'exploit réalisé par Francisco de Orellana et de sa "découverte" des Amazones étaient parvenues au Paraguay en 1543 où, certainement, on fit une sorte d'amalgame entre les Amazones d'Orellana et celles dont on venait d'entendre parler. La direction indiquée et la distance estimée ne suffisaient pas pour situer avec précision la province des Amazones dans un espace vaste et encore inconnu. Il était d'ailleurs impossible d'orienter convenablement d'éventuelles recherches. L'intérieur du continent restait un territoire mystérieux sur lequel on n'avait que de vagues notions, et la configuration générale des terres, dont l'exploration commençait à peine, était mal perçue par

les Européens. Que l'on se rappelle les recommandations de la *capitulación* concédée le 13 février 1544 à Francisco de Orellana (87) où l'on mentionnait la direction du Río de la Plata alors que l'on s'occupait du cours inférieur de l'Amazone. Que l'on se souvienne des monumentales erreurs d'orientation des premières missions d'exploration allemandes au Venezuela. On devait se représenter bien étrangement l'Amérique du Sud. Les informations rapportées par Hernando de Ribera pouvaient alors paraître tout à fait plausibles dans un tel contexte. Encore faut-il laisser à l'imaginaire la place qui lui est due.

\* \*  
\*

L'Allemand Ulrich Schmidel qui faisait partie de l'expédition d'Hernando de Ribera, évoque lui aussi ces Amazones du Paraguay. Après avoir obtenu un peu d'or et d'argent dans un village — raconte Schmidel —, les Européens conversèrent avec le "roi" :

"Il dit qu'il n'en possédait pas davantage [des objets d'or et d'argent], et qu'il les avait conquis autrefois dans une guerre contre les Amazones.

Nous fûmes très-agréablement surpris en entendant parler des Amazones et de leurs grandes richesses. Nous nous empressâmes de lui demander si leur pays était éloigné, et si on pouvait y arriver par eau. Il nous répondit qu'il fallait absolument y aller par terre, et qu'il y avait deux mois de marche.

Aussitôt que le roi des Sherues nous eut donné ces renseignements, nous résolûmes, comme on va le voir, de nous rendre chez les Amazones (88)."

Ulrich Schmidel consacre le chapitre suivant (n° 37) à la marche difficile qu'entreprend Hernando de Ribera. Et il commence par donner quelques renseignements sur les Amazones :

"Les Amazones n'ont qu'un sein, et ne reçoivent la visite des hommes que trois ou quatre fois par an. Si une Amazone accouche d'un garçon, elle l'envoie à son père, et si c'est une fille, elle la garde, et lui brûle le sein droit pour l'empêcher de croître, afin qu'elle puisse plus facilement tirer de l'arc, car elles sont très-vaillantes, et vont à la guerre contre leurs ennemis. Ces femmes habitent une île où l'on ne peut arriver qu'en canots. On n'y voit ni or ni argent, mais on en trouve en quantité sur la terre ferme qui est occupée par les hommes. Cette dernière nation est très-puissante, et leur roi s'appelle Jegnes (89)."

Les premières données qui apparaissent dans ce passage ne font que reproduire celles qui concernaient les Amazones antiques. Schmidel a intégré, évidemment, dans sa relation des éléments bien connus des Européens.

Au bout de neuf jours de marche, Hernando de Ribera et ses hommes arrivèrent dans un pays où les vivres manquaient. Les Amazones, comme le précise Schmidel, se trouvaient, hélas, encore à plus d'un mois de marche :

"Notre chef demanda donc au cacique combien nous avons encore de chemin à faire pour arriver chez les Amazones. Il répondit qu'il y avait au moins pour un mois de marche, et que toute la contrée, comme celle que nous venions de traverser, était couverte d'eau (90)."

Il était impossible de continuer dans ces conditions. C'est ainsi qu'Ulrich Schmidel et Hernando de Ribera n'eurent point le bonheur de voir les Amazones du Mato Grosso.

\* \*  
\*

A l'ouest de cette région, dans le pays des Indiens *Moxos*, au nord de l'actuelle Bolivie, le Père jésuite Cipriano Barace entendit aussi parler (dans la 2<sup>e</sup> moitié du XVII<sup>e</sup> siècle) d'un Pays des Amazones. D'après les informations qu'il obtint des *Moxos* qu'il s'efforçait d'évangéliser, ce pays se situait à l'est, c'est-à-dire dans la zone qu'Hernando de Ribera avait explorée plus d'un siècle auparavant. Les Amazones n'avaient donc pas disparu. Les renseignements glanés par le P. Barace apparaissent dans un document de 1676, intitulé *Relación de la Provincia de Moxos*, où l'on explique :

"Enfin ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoissance du País des Amazones. Tous [les "Moxes"] lui dirent que vers l'Orient, il y avoit une Nation de Femmes belliqueuses ; qu'à certain temps de l'année elles recevoient des hommes chez elles ; qu'elles tuoient les enfans masles qui en naissoient ; qu'elles avoient grand soin d'élever les filles, & que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre (91)."

Les Amazones, semble-t-il, n'ont pas préoccupé outre mesure le P. Cipriano Barace qui ne fait que les mentionner, mais l'on peut constater que le mythe était toujours en activité dans cette région au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

\* \*  
\*

Alors que Francisco de Orellana reconnaissait pour la première fois le cours du fleuve des Amazones, simultanément, au Chili, Pedro de Valdivia s'efforçait de poursuivre la conquête que Diego de Almagro avait commencée. Mais il eut bien du mal à s'établir sur le territoire dominé par les Araucans qui étaient des Indiens farouches et jaloux de leur indépendance et de leur liberté. Le Chili ne fut jamais totalement sous le contrôle des *conquistadores*.

Parmi les caciques célèbres de cette région, il en est un qui paraît plus imaginaire que réel. On le nommait *Leuchen Golma* ou *Leuchengorma* (92). Il intéressait beaucoup les Européens, car il était puissant et devait régner sur un important royaume, mais, surtout, car il vivait près du Pays des Amazones. Francisco López de Gómara, qui a recueilli quelques renseignements à son sujet, donne les précisions suivantes :

"(...) et ils apprirent l'existence d'un seigneur nommé Leuchen Golma qui ressemblait deux cent mille guerriers pour lutter contre un autre roi, l'un de ses voisins et ennemis, qui disposait de forces comparables, et que Leuchen Golma possédait une île, proche de ses terres, où se trouvait un très grand temple avec deux mille prêtres ; ils apprirent également qu'il y avait, plus loin, des Amazones, dont la reine se nommait Guanomilla — nom qui signifie ciel doré — et nombreux étaient ceux qui en déduisaient que ce pays devait être très riche. Toutefois, comme celle-ci se trouve, d'après leurs dires, à la latitude de quarante degrés, elle ne doit pas receler beaucoup d'or. Mais, que dis-je ? Car ils n'ont pas encore aperçu les Amazones, ni l'or, ni Leuchen Golma, ni l'île de Salomon, ainsi nommée à cause de l'importance de ses richesses (93)"

Nous retrouvons ici bonne quantité de données qui apparaissent dans d'autres régions. L'île riche, le temple mystérieux, le roi introuvable qui dirige un pays peuplé, l'or, Ophir et Tarsis (sous le nom de Salomon)... Le Chili, comme on le voit, ne faisait pas exception à la règle générale. Cependant, López de Gómara montre son scepticisme. Les fables ne le touchent pas. L'étrange cacique Leuchen

Gorma, véritable *Rey Blanco* d'Araucanie, n'est pour lui qu'une invention supplémentaire, l'une de ces extravagantes créatures nées de l'imagination des *conquistadores*, comme les Amazones dont il nie l'existence dans toute l'Amérique du Sud. Cependant ces bruits, ces rumeurs ont bel et bien existé puisque Gómara daigne en faire état.

L'un de ses contemporains, le chroniqueur du Pérou Agustín de Zárate, rappelle lui aussi les informations qui circulaient sur le fameux cacique Leuchen Gorma et les non moins célèbres Amazones, et avoue également l'échec de toutes les recherches qui occupèrent les Européens du Chili :

"(...) et au-delà du Chili, sous le trente-huitième degré, se trouvent deux grands seigneurs qui se font la guerre. Chacun dispose de deux cent mille guerriers. L'un se nomme Leuchengorma ; il possède une île située à deux lieues de la terre ferme, consacrée à leurs idoles, où l'on peut voir un grand temple avec deux mille prêtres pour le service. Les Indiens de ce Leuchengorma racontèrent aux Espagnols que cinquante lieues plus avant, entre deux fleuves, il y avait une grande province entièrement peuplée de femmes qui n'admettaient la présence d'hommes auprès d'elles que le temps nécessaire à la génération. Si elles mettent au monde un fils, elles l'envoient à son père mais gardent les filles pour les élever. Elles sont sous la dépendance de Leuchengorma. Leur reine se nomme Gaboimilla, nom qui dans leur langue signifie "ciel doré", car l'on dit que dans ce pays l'or croît abondamment. Elles confectionnent de riches vêtements et paient un tribut, de tout cela, à Leuchengorma. Et bien que l'on ait obtenu maintes fois des renseignements très sûrs à ce sujet, jamais on n'a eu l'occasion de s'engager dans cette découverte (...) (94)."

Agustín de Zárate est plus précis que Gómara car il est plus crédule. Il n'hésite pas à donner des détails. L'espoir remplace ici l'ironique scepticisme du chapelain de Cortés. Les Amazones auraient donc existé dans l'imagination des *conquistadores* du Chili, mais parallèlement, simultanément, sans lien aucun à première vue avec celles du Marañón ou de la Guyane. On relève cependant trop de coïncidences avec les manifestations de l'imaginaire que l'on peut percevoir dans d'autres contrées de l'Amérique du Sud pour écarter l'hypothèse d'une adaptation à un cadre nouveau — le Chili — d'espoirs et de croyances qui avaient cours ailleurs. La grande mobilité des *conquistadores* a certainement contribué à déclencher dans l'Amérique Australe le même processus que dans les autres régions. Le rêve ne connaît point de frontières.

Le mythe des Amazones était donc bien ancré dans l'esprit des Européens du Chili, où il interférait à l'évidence avec d'autres mythes et légendes importés.

## 8 - La résurgence du mythe des Amazones en Amérique du Sud

Nous avons constaté que l'adaptation de l'ancien mythe des Amazones dans le Nouveau Monde avait été, au départ, le fait de l'Amiral Christophe Colomb. Les Amazones mexicaines de Cihuatlán, qui devaient beaucoup aux croyances autochtones apparaissaient aussi comme un curieux mélange dans lequel intervenaient les guerrières de la mythologie grecque transfigurées par les auteurs de romans de chevalerie. La reine Calafia de l'île California faisait alors figure de Penthésilée moderne (95). Les Amazones de l'Amérique du Sud — hormis celles du Chili — appartiennent essentiellement à la zone équinoxiale, au domaine de la *selva*. Ces dernières, dont la renommée a traversé les siècles, sont, sans conteste, celles qui ont le plus durablement marqué les Européens.

Les Amazones, dont les explorateurs et les chroniqueurs mentionnent l'existence, ont un point commun : leur existence aurait toujours été signalée par les autochtones. Ceci pose évidemment le problème de la compréhension mutuelle, de la transmission et de l'"authenticité" des données. Il est des cas où apparaît un interprète, qu'il s'agisse d'un Européen qui a eu des contacts parfois durables avec les Indiens ou d'un indigène qui a gravité autour des nouveaux venus. Mais quelle valeur pouvons-nous attacher à des témoignages trop souvent issus d'une mauvaise traduction, quand celle-ci était possible ? Si nous admettons que l'obstacle de la langue — ou plutôt des langues diverses — ait pu être surmonté, nous devons convenir qu'il y eut une sorte de constance remarquable car les mêmes données se retrouvent à quelques détails près en des lieux fort éloignés les uns des autres.

Nous ne pouvons écarter *a priori* l'idée que, dans certaines tribus, les femmes vivant temporairement — ou durablement — à l'écart des hommes à cause de certaines croyances, de certains rites ou de la nécessité imposée par un état de belligérance, aient pu être présentées aux explorateurs comme des êtres menant une existence à part, loin du monde des hommes. Comme ces femmes savaient très bien se défendre — Colomb, déjà, l'avait constaté — et vendre chèrement leur liberté, répondant violemment aux intrus avec leurs armes habituelles — très souvent l'arc et les flèches —, il était facile de franchir le pas décisif et de pousser le raisonnement jusqu'à les qualifier d'Amazones. N'allaient-elles pas nues (ou à demi nues) ? Ne combattaient-elles pas vaillamment, avec une détermination virile ? Ne savaient-elles pas décocher des flèches ? L'amalgame était aisément réalisable.

\* \*  
\*

Certains commentateurs ont souligné avec insistance que les Amazones de la *selva* avaient des points communs avec les Mamaconas, les Vierges du Soleil de l'empire incasique. Enriqué de Gandía précise à ce propos :

"Ces coutumes de la civilisation quechua étaient connues — même de manière imprécise, par les Indiens des forêts amazoniennes qui étaient au courant grâce aux récits d'autres Indiens qui eux-mêmes les tenaient des facteurs de l'Inca auxquels ils étaient soumis et devaient payer un tribut, ou qui avaient visité quelques villes ou bourgades quechuas où ne manquaient pas les temples du Soleil, dont le service était assuré par des Vierges prêtresses, et les couvents de femmes recluses (96)."

Il est incontestable que le rayonnement de la civilisation des Incas fut grand en Amérique du Sud : les légendes du *Rey Blanco* et de la *Sierra de la Plata* en apportent une preuve évidente. Mais peut-on affirmer que les Amazones du Marañón ont un rapport direct avec les Vierges du Soleil andines ? Les explorateurs de l'Amazonie ne connaissaient-ils pas l'existence des Mamaconas ? C'est ce que fait remarquer le P. Constantino Bayle qui doute des affirmations d'Enriqué de Gandía :

"J'imagine que son raisonnement ne convaincra que peu de personnes. Admettons que le mirage ait pu opérer dans la région du Paraguay où les renseignements en provenance de Cuzco parvenaient déformés par la distance et l'imprécision des rumeurs véhiculées par les barbares, mais il n'y avait aucune confusion possible pour ceux qui partirent du Pérou, comme Orellana, et qui avaient eu sous les yeux



les couvents de femmes recluses. D'autant plus que les Amazones n'étaient pas vierges et que les Vierges n'étaient pas des guerrières : ces deux catégories de femmes étaient bien dissociées (97)."

On ne peut, à l'évidence, invoquer dans tous les cas la profonde influence des Vierges du Soleil, cependant, parfois — au Paraguay ou au Chili — celle-ci paraît avoir joué un grand rôle. Il est exceptionnel que l'on précise dans les relations que les femmes belliqueuses dont on parlait étaient des vierges. Nous n'avons retrouvé cette indication que chez P. Magalhães de Gandavo qui souligne que tel était le cas pour certaines Indiennes du Brésil, sans les qualifier pour autant d'Amazones. D'ailleurs il aurait difficilement pu les nommer ainsi puisque les Amazones, d'après la tradition, ne conservaient pas leur virginité.

\* \*  
\*

Il n'est pas surprenant que l'on retrouve chez divers "témoins" des indications semblables concernant les Amazones. Les Européens, même les moins érudits, savaient que ces guerrières se servaient d'arcs, qu'elles se mutilaient pour mieux décocher leurs flèches, qu'elles s'accouplaient avec leurs voisins à certaines époques pour procréer et assuraient la survie de leur tribu en élevant leurs filles et en abandonnant les enfants de sexe masculin. Voilà quelles étaient les données essentielles du mythe, que l'on voit réapparaître, bien entendu, dans tous les témoignages. Un seul détail fait pourtant exception (en général) : on ne parle pas de sein droit mutilé ou brûlé. Les vaillantes Indiennes de la *selva* avaient bien leurs deux seins : Orellana et ses hommes ne devaient pas l'ignorer !

L'influence de la mythologie grecque est patente. Les Européens, confrontés à une réalité qui avait de nombreuses correspondances avec ce que transmettait la tradition, crurent pouvoir retrouver sur le Nouveau Continent l'équivalent de ce qu'ils connaissaient. En se réfugiant ainsi dans le monde de l'imaginaire, ils se sentaient moins étrangers et pensaient mieux comprendre un environnement qui les déconcertait.

Alors pourquoi se seraient-ils attachés à de menues différences ? Pourquoi auraient-ils pris en considération les détails gênants ? N'était-il pas suffisant d'avoir retrouvé dans le Nouveau Monde un élément équivalent ? Ils se contentaient de comprendre à demi ce que voulaient exprimer les indigènes, ou même de se persuader que ceux-ci avaient déclaré ce que l'on souhaitait leur entendre dire. Tout n'était que reconstruction à partir des éléments d'un mythe de l'Ancien Monde qui réapparaissait fort à propos pour tranquilliser des esprits inquiets. Car, il faut le souligner, de tous les explorateurs européens de l'Amérique du Sud, seuls Francisco de Orellana et ses compagnons auraient vu des Amazones. Tous les autres ne parlaient que par ouï-dire et ne se référaient qu'à des témoignages indirects. Encore faut-il s'interroger sur les raisons qui poussèrent Orellana et les membres de son expédition (Carvajal en tête) à faire de telles déclarations. S'agissait-il de donner encore plus de relief à leur exploit ? Auraient-ils pris leurs rêves pour des réalités et nommé Amazones les guerrières armées d'arcs qu'ils avaient rapidement aperçues lors d'une brève échauffourée ? Fallait-il intéresser le public ? Préparer la colonisation que l'on envisageait ? Séduire la cour ? Les fables rapportées par Jacques Cartier sur les êtres étranges que l'on trouvait dans la Nouvelle-France et les allégations de Walter Raleigh concernant les Amazones

de la Guyane ne correspondaient-elles pas à une démarche comparable ? Colomb n'avait-il pas loué exagérément les Antilles ? Quelles que soient les vraies raisons qui animèrent les hommes de la première expédition qui traversa l'Amazonie et les incitèrent à évoquer les guerrières de l'Antiquité, il est un fait incontestable : on fit appel aux ressources de l'imaginaire et l'on remit au goût du jour, en l'adaptant à l'Amérique, un vieux mythe bien connu des Européens.

\* \*  
\*

L'idée de l'existence des Amazones américaines apparut, nous l'avons constaté, en divers lieux et à diverses époques, suivant toujours la progression de l'expansion. En fait, il serait plus juste de dire que les Amazones précédaient les explorateurs qui portaient à leur recherche. On entendit souvent parler de ces guerrières. Pigafetta prétend même en avoir repéré dans l'île Ocoloro (près de Java), prolongeant ainsi le mouvement au-delà du Pacifique :

"Notre plus vieux pilote — écrit-il — nous dit comment en une île dite Ocoloro, sous Java la Grande, on ne trouve que des femmes, lesquelles s'engrossent de vent. Et quand elles enfantent, si l'enfant est mâle, elles le tuent, et si c'est une fille, elles le nourrissent. Et si les hommes vont dans leur île, elles les tuent si elles peuvent (98)."

Le public du XVI<sup>e</sup> siècle adorait ce genre d'histoires qui faisaient appel aux vieilles réserves de l'imaginaire ! Dans les îles Palaos, perdues dans le Pacifique, que l'on découvrit en 1696, on trouva encore, naturellement, des Amazones (99) !

Le seul problème — mais s'agissait-il alors d'un problème ? — était celui de l'origine des Amazones américaines. Il ne semble pas que le sujet ait préoccupé outre mesure les hommes du XVI<sup>e</sup> siècle qui se contentaient de constater la présence de ces femmes extraordinaires. André Thevet, par exemple, passe rapidement sur cette question épineuse :

"De l'origine de ces Amazones dans ce pays, il n'est pas facile d'écrire en toute certitude. Certains sont d'avis qu'après la guerre de Troie où elles allèrent (comme déjà nous avons dit) sous la conduite de Penthésilée, elles se dispersèrent ainsi de tous côtés. Les autres, qu'elles étaient venues de certains lieux de la Grèce en Afrique, d'où un roi assez cruel les chassa à leur tour. Nous avons plusieurs histoires à ce sujet, et aussi sur leurs prouesses au fait de la guerre et sur quelques autres femmes, ce que je laisserai pour continuer notre principal propos comme nous le démontrent assez les histoires anciennes, tant grecques que latines. Il est vrai que plusieurs auteurs n'en ont écrit quasiment que par une manière d'acquiescement (100)."

\* \*  
\*

Il paraît, enfin, important de signaler que le mythe des Amazones de la *selva* est intimement lié à celui de l'Eldorado. On note, fréquemment, que les Amazones sont riches ou vivent à proximité de contrées où l'or, l'argent, les pierres précieuses abondent. N'existait-il pas d'ailleurs une célèbre pierre verte que l'on nommait "des Amazones" ? Dans un royaume puissant — c'était le cas de celui de ces femmes — on ne devait pas manquer d'or. Les Amazones protégeaient, certes, leur liberté et leur indépendance, mais, grâce à leur suprématie, n'auraient-

elles pas amassé des trésors ? N'oublions pas que, dans l'Antiquité, les Amazones étaient tenues pour les gardiennes du Paradis dont elles défendaient farouchement l'entrée (101). Ne joueraient-elles pas en Amérique un rôle similaire en veillant jalousement sur les richesses du mystérieux Eldorado ?

**© 1996-2017, Jean-Pierre SÁNCHEZ**

© Presses Universitaires de Rennes  
Campus de la Harpe  
2, rue du doyen Denis-Leroy  
35044 RENNES Cedex

Mise en page : Joëlle DESON - Patricia PERRIN  
pour le compte des PUR

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1996  
ISBN : 2-86847-152-0  
ISSN : 1255-2364







## Chapitre XXX

1 - Tirso de Molina [Fray Gabriel Téllez], *Comedia famosa Amazonas en las Indias*, dans *Comedias de Tirso de Molina - Tomo 1*, Colección ordenada é ilustrada por D. Emilio Cotarelo y Mori (...), Madrid, Bailly-Baillière é Hijos Editores, 1906, col. "Nueva Biblioteca de Autores Españoles", *Jornada 1ª, escena 1ª*, v. 7-12, p. 551.

— 1 —

2 - P. de Cieza de Leon, *El Señorío de los Incas*, *op. cit.*, ch. 4, p. 34.

3 - Nous avons déjà eu l'occasion d'aborder cette question (voir *supra*, ch.10, par. 1). Rappelons simplement ici les propos de B. de Vargas Machuca, *Milicia y Descripción...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 94-95 : "Modo de pelear las Indias.

En algunas partes, como en Carare, pelean las Indias por troneras, en caneis ó fuertes, con vnas cervatanas, que como se tira un bodoque tiran una saeta hecha de palma y delgada, de un palmo y la punta como una lesna ; ésta va enervada y como los nuestros andan ocupados en pelear con los indios, tienen ellas lugar de apuntar al rostro, porque en el cuerpo no pueden hacer daño á causa de las armas, y como acierten, en entrando aquella punta en la carne, cabecea la saeta y quiebra y lo que queda dentro obra con la yerba. También se ocupan los muchachos de diez ó doce años."

4 - G. Fernández de Oviedo, *Hist. Gen.*, *op. cit.*, vol. 3, liv. 27, ch. 6, p. 151.

5 - *Ibid.*, vol. 3, liv. 25, ch. 14, p. 42-43.

6 - J. de Castellanos, *Elegías...*, *op. cit.*, part. II, *Elegía III, canto 1*, p. 232-233.

7 - *Ibid.*, part. II, *Elegía III, canto 1*, p. 233.

8 - Cf., à ce sujet, D. Ramos Pérez, *El mito del Dorado...*, *op. cit.*, ch. 13, p. 425.

9 - G. Fernández de Oviedo, *Hist. Gen.*, *op. cit.*, vol. 2, liv. 24, ch. 10, p. 419.

10 - *Ibid.*, vol. 3, liv. 26, ch. 29, p. 123.

11 - Juan de San Martín et Antonio de Lebrixa, *Relation adressée à Sa Majesté de la conquête du Nouveau Royaume de Grenade, par le licencié Gonzalo Ximenes (1536)*, dans *Nouvelles Annales des Voyages*, t. 79 (1838), p. 17. Ce texte a été exploité par G. Fernández de Oviedo, *Hist. Gen.*, *op. cit.*, vol. 3, liv. 26, ch. 11, p. 87.

12 - *Ibid.*, p. 17-18.

— 2 —

13 - Cf. *supra*, ch. 28, par. 7.

Gonzalo Fernández de Oviedo, *Hist. Gen.*, *op. cit.*, vol. 5, liv. 49, ch. 2, p. 237-238, donne — avec le titre : *El número de la gente con que el Capitán Francisco de Orellana salió del real de Gonzalo Pizarro e discurrió por el grand Río Marañón* — la liste des 53 compagnons d'Orellana. Il semble toutefois que ce recensement ne soit pas exhaustif puisque d'autres personnes, dont on ne connaît pas le nom, faisaient aussi partie du détachement.

Le Río Coca a un cours de 274 km de longueur. Dans sa partie située vers l'amont, il est aussi connu avec l'appellation : *Río de los Quijos*.

14 - G. Fernández de Oviedo, *Hist. Gen.*, *op. cit.*, vol. 5, liv. 49, ch. 2, p. 238.

L'œuvre, manuscrite, de Fray Gaspar de Carvajal se trouve dans la col. Muñoz de la RAH, t. 73, fol. 68 r°-113 r° Elle porte le titre : *Relación que escribió Fray Gaspar de Carvajal de la Orden de Santo Domingo, del suceso del nuevo descubrimiento del famoso río grande que descubrió por muy gran ventura el Capitán Francisco de Orellana desde su nacimiento fasta salir a la mar con cincuenta y siete hombres que trajo consigo y se echó a su ventura por el dicho río y por el nombre del Capitán que lo descubrió, se llamó el río de Orellana*.

Nous utilisons ici le texte de l'éd. de Jorge Hernández Millares : Fray Gaspar de Carvajal O.P., *Relación del nuevo descubrimiento del famoso río Grande de las Amazonas*, édition, introducción y notas de Jorge Hernández Millares, México — Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1955, Biblioteca Americana — Serie de Cronistas de Indias.

15 - Fr. G. de Carvajal, *Relación...*, *op. cit.*, p. 49.

16 - *Ibid.*, p. 46.

17 - *Ibid.*, p. 126. Ce doc. est publié dans l'*Apéndice Documental* (n° 4) qui suit le texte de Carvajal que nous utilisons ici.



18 - Ce document, établi à Valladolid le 13 février 1544, est intitulé : *Capitulación que se tomó con Francisco / de Orellana*. Il est conservé à l'AGI, *Indiferente General, leg. 415, liv. 1, fol. 216 v° [210 v°] - 221 r° [215 r]*. Il a été reproduit dans CODOIN (c'est le texte que nous utilisons ici), vol. 23, p. 98-110. Le passage cité se trouve p. 98-99. Pour CODOIN, le doc. a été signé à Madrid, alors que l'original de l'AGI, que nous avons consulté, donne : Valladolid.

19 - G. Pizarro écrivit en 1542 à l'Empereur pour se plaindre de son subordonné. Cf. une *Carta original de Gonzalo Pizarro a S. M. por la que relaciona las causas justas que tiene para acusar de mal serbidor a su teniente e gobernador Francisco de Orellana siendo vna de ellas el haber desamparado el Mal a que estaba destinado*, AGI, *Patronato, Información de Méritos y Servicios, leg. 90 B, n° 2, ramo 11*.

20 - Fr. G. de Carvajal, *Relación...*, *op. cit.*, p. 53.

21 - *Ibid.*, p. 52.

22 - *Ibid.*, p. 60.

23 - *Ibid.*, p. 53.

24 - *Ibid.*, p. 78.

25 - *Ibid.*, p. 78.

26 - *Ibid.*, p. 86-87.

27 - *Ibid.*, p. 97.

28 - *Ibid.*, p. 97-98.

29 - *Ibid.*, p. 103.

30 - *Ibid.*, p. 104-105.

31 - *Ibid.*, p. 105.

32 - *Ibid.*, p. 106.

33 - *Ibid.*, p. 106.

- 3 -

34 - Gonzalo Fernández de Oviedo, *La navigatione del Grandissimo fiume Maragnon, posto sopra la Terra ferma dell'Indie occidentali, scritta per il Magnifico Signor Gonsaluo Fernando d'Ouiedo, Historico della Maestà Cesarea nelle dette Indie. Al Ruerendissimo & Illustrissimo Signor Il Cardinal Bembo, (1543)* dans G. B. Ramusio, *Navigazioni...*, *op. cit.*, vol. 3, fol. 415 r°

35 - Cf. Roberto Levillier, *El Paititi, el Dorado y las Amazonas, op. cit.*, ch. 4, par. 5, p. 135-136.

Rafael Diaz — dans l'introduction de l'ouvrage qui réunit les textes de G. de Carvajal, P. de Almesto et Alonso de Rojas, intitulé *La Aventura del Amazonas, op. cit.*, p. 11 — explique, à propos des nombreux noms attribués au fleuve :

"Si se enumeran los nombres del río sin tener demasiado en cuenta su desarrollo histórico, el resultado es un conjunto bastante heterogéneo pero muy significativo. Santa María de la Mar Dulce, Marañón, Orellana, Amazonas, Bracamoros, San Francisco de Quito, etc., no son sino denominaciones concretas aplicadas al mismo fenómeno en situaciones definidas. Lo importante es que un buen número de estas denominaciones que se atribuyen al río son de elaboración previa a su reconocimiento."

Le P. Samuel Fritz explique également, au bas de sa célèbre carte de 1707 intitulée "El Gran Rio / Marañon o Amazonas / Con la Mission de la Compañía de Iesvs / Geograficamente delineado / Por el P<sup>r</sup> Samuel Fritz Missionero conti/nuo en este Rio. / P. J. de N. Societatis Jesu quondam in hoc Marañone / Missionarius sculpebat Quito Anno 1707", et insérée dans son journal de voyage :

"Este famoso Río, el mayor e rico Descubierto, que llaman ya de Amazo/nas, ya de Orellana, es el proprio Marañon ; nombre, que le dan los mejores cos/mografos desde su origen (...)"

Il nous donne ainsi une preuve de l'indécision qui a longtemps régné au sujet du nom de ce fleuve. Cf. Samuel Fritz, *Journal of the Travels and Labours of Father Samuel Fritz in the River of the Amazons between 1686 and 1723*, Translated from the Evora ms. and edited by the Rev. Dr. George Edmunson. With two maps, London, Printed from the Hakluyt Society, 1922, p. 143-145.

36 - C. de Acuña, *Relation de la Rivière des Amazones, op. cit.*, ch. 8, p. 63.

37 - *Capitulación que se tomó con Francisco de Orellana*, doc. cit., fol. 218 r° (212 r°) et 218 v° (212 v°).

38 - Francisco de Orellana, [*Carta*] *A Su Alteza / del Capitán Orellana, de IX de mayo de 1544*, AGI, *Indiferente General, leg. 1093, ramo 3, doc. 28, fol. 1 r°*

39 - *Ibid.*, fol. 1 r°

40 - *Ibid.*, fol. 1 r°

41 - G. Fernández de Oviedo, *La navegacione del Grandissimo fiume Maragon...*, op. cit., fol. 416 r<sup>o</sup>

42 - P. Manuel Rodríguez, *El Marañón...*, op. cit., liv. 1, ch. 3, p. 9.

43 - A. de Herrera y Tordesillas, *Historia Gen.*, op. cit., vol. 13, déc. 6, liv. 9, ch. 4, p. 250.

44 - F. López de Gómara, *Hispan. vict.*, op. cit., I, p. 210.

45 - Abbé Claude-Marie Guyon, *Histoire des Amazones anciennes et modernes...*, op. cit., ch. 9, p. 200.

46 - Comte de Pagan, *Relation Historique et Geographique, de la Grande Riviere des Amazones dans l'Amerique. Par le Comte de Pagan. Extraite de diuers Auteurs, & reduite en meilleure forme. Avec la Carte d'icelle Riuiere, & de ses Prouinces. A Paris, Chez Cardin Besongne, au Palais, dans la Gallerie des Prisonniers, aux Roses Vermeilles. M. DC. LV.,* ch. 37, p. 119-120.

– 4 –

47 - *Capitulación que se tomó con Diego de Vargas para lo de las Amazonas, (Toledo, 24-XII-1549)*, dans CODOIN, vol. 23, p. 132-133.

48 - Ce document qui nous renseigne sur le deuxième voyage de Francisco de Orellana, est la *Relación de lo que dize Francisco de Guzman que bino en la carabela nombrada la Consebicion de que es Maestre Pero Sanchez Vezino de Cadiz el qual es uno de los que fueron con el Adelantado Orillana*, insérée par Marcos Jiménez de la Espada dans son article "Viaje segundo de Orellana por el Río de las Amazonas", dans *Boletín de la Real Academia de la Historia* (Madrid), t. 25 (1894), p. 313-319 (*Relación* : p. 316-319). M. Jiménez de la Espada précise (p. 315) :

"La relación que sigue es, según creo, el único documento formal y de alguna extensión que se conoce sobre el segundo viaje de Orellana al río de las Amazonas. Es muy posible que su autor la hiciese en la Casa de la Contratación de Sevilla, como estaba mandado ó era de costumbre."

49 - Rafael Díaz signale dans son introduction à G. de Carvajal, P. de Almesto y Alonso de Rojas, *La aventura del Amazonas*, op. cit., p. 20, que certaines éditions de la *Relación* de Francisco Vázquez reproduisent en fait le texte de P. de Almesto (Ms. de la BNM n° 3.191), et qu'une confusion s'est établie à ce sujet. Il y a, en effet, de nombreux rapports entre les textes de ces deux auteurs. Celui de Pedrarias de Almesto se trouve dans l'ouvrage précédemment mentionné. Celui de Francisco Vázquez, intitulé *Relación verdadera de todo lo que sucedió en la jornada de Omagua y Dorado que el Gobernador Pedro de Orsúa fue a descubrir por poderes y comisiones que le dió el Virrey Marqués de Cañete, desde el Perú, por un río que llaman de las Amazonas, que por otro nombre se dice el Río del Marañón, el cual tiene su nacimiento en el Perú, y entra en el mar cerca del Brasil. Trátase, asimismo del alzamiento de Don Fernando de Guzmán, y Lope de Aguirre, y de las crueldades de estos perversos tiranos*, a été publié par Manuel Serrano Sanz (qui ne précise pas le nom de l'auteur), dans le t. XV de la *Nueva Biblioteca de Autores Españoles* (1909), p. 423-484, puis repris avec un prologue d'Enrique de Gandía dans la collection "Austral" (Buenos Aires, Espasa-Calpe, 1945) avec le titre *Jornada de Omagua y Dorado (Historia de Lope de Aguirre, sus crímenes y locuras)*.

Une traduction française a été éditée par H. Ternaux-Compans dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, op. cit., t. 93 (1842), p. 129-191 et t. 94 (1842), p. 5-64 et 303-355, avec le titre : *Relation de tout ce qui s'est passé dans l'expédition de la découverte d'Omagua et de Dorado, entreprise par le gouverneur Pedro de Ursua, par ordre du marquis de Canete, vice-roi du Pérou ; suivie du récit de la rébellion de don Fernando de Gusman et de Lope de Aguirre ; par Francisco Vasquez. Traduit sur le manuscrit inédit de la bibliothèque de M. Ternaux-Compans*.

Une édition plus récente doit être signalée : *Relación Vásquez, Aguirre ou la fièvre de l'indépendance. Relation véridique de l'expédition de l'Omagua et de l'El Dorado (1560-1561)*. Traduite, présentée et annotée par Manoël Faucher, Paris, Fayard, 1979, "La Bibliothèque des Voyageurs".

Cf., également, Toribio de Ortiuguera, *Jornada del río Marañón...*, op. cit.

50 - Nous utilisons, pour notre part, une trad. en langue française insérée dans le récit du voyage de Woodes Rogers, publiée à Amsterdam en 1716. Cf. Cristóbal de Acuña, *Relation de la grande Rivière des Amazones*, op. cit.

Nous avons également pu consulter une trad. anglaise de l'ouvrage, éditée en 1698, dans *Voyages and discoveries in South-America. The First up the River of Amazons to Quito in Peru, and back again to Brazil, perform'd at the Command of the King of Spain. By Christopher d'Acvigna. The Second (...) Done into English from the Originals, being the only Accounts of those Parts hitherto extant. The whole illustrated with Notes and Maps. London, Printed for S. Buckley at the Dolphin over against St. Dunstan's Church in Fleetstreet. 1698*.

51 - Marcos Jiménez de la Espada rapporte l'information dans son article "Viaje del Capitán Pedro Texeira aguas arriba del Río de las Amazonas (1638-1639)", dans *Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, t. XIII (1882), p. 215-216 :

"La expedición de los jesuitas hizo mucho ruido. Júzguese por lo que de ellos dijo la prensa de entonces.

"Ha llegado aquí el P. Acuña, jesuita, de las Indias Occidentales. Su venida tuvo este motivo : que unos portugueses quisieron entrar por el río Orinoco, que desemboca en el mar del Norte por muchas bocas y de grandes leguas de ancho, por el paraje de las islas de la Trinidad. Subieron el río arriba infinitas leguas, hasta que por cerca de un lago llamado Paitite, llegaron á la vista de la ciudad de Quito en el Perú, por camino jamás intentado. Espantóse la Audiencia real de esta osadía, pues si fueran enemigos, pudieran saquear una de las más ricas ciudades de la América. Mandóles volver al punto por el mismo río, proviéndoles la navegación por allí para siempre. Aventuróse a venir con ellos el P. Acuña, y vino notando las alturas, costas, grados, líneas, senos, calas, islas y rumbos del viaje. Traelo todo demarcado ; cuenta extrañas cosas de gentes, naciones, trajes bárbaros nunca imaginados. Dice entre otras cosas, que pasó por seis leguas de la tierra de los gigantes, donde le dijeron que las criaturas que aun mamaban eran de la estatura misma suya, y él es bien alto. Hásele mandado no saque á luz nada, porque los enemigos no emprendan continuar esta navegación y perfeccionarla." (*Avisos de Pellicer*. — 5 de febrero de 1641. — Sem. erudito, t. 31, pág. 279.)

i Los periódicos, en todos tiempos lo mismo !"

Ce long article de M. Jiménez de la Espada a été reproduit en un vol., Madrid, Imp. de Fortanet, 1889.

52 - C. de Acuña, *Relation de la Riviere des Amazones*, op. cit., ch. 70, p. 181.

53 - *Ibid.*, ch. 70, p. 181 et p. 182.

54 - *Ibid.*, ch. 71, p. 183-184. Ce passage est cité par le P. Manuel Rodríguez, *El Marañón...*, op. cit., liv. 2, ch. 12, p. 136.

55 - Cf. M. Jiménez de la Espada, "Viaje del Capitán Pedro Texeira aguas arriba del Río de las Amazonas (1638-1639)", art. cit., t. IX (1880), p. 211-212.

56 - *Relación del Descubrimiento del Rio de las Amazonas, hoy S. Francisco del Quito, y declaración del mapa donde está pintado*, publiée par M. Jiménez de la Espada, dans "Viaje del Capitán Pedro Texeira...", art. cit., t. XIII (1882), par. 9, p. 429.

57 - *Ibid.*, t. XIII (1882), par. 19, p. 437-438.

58 - Nous utilisons ici le texte du Ms. 2.950 de la BNM, où l'on trouve (fol. 114 r° à 148 v°), la relation de Fray Laureano de la Cruz, intitulée : *Nuevo Descubrimiento de El Río de / Marañón, llamado de las Amazonas. / Hecho por la Religión de S. Francisco, / Año de 1651, siendo Mission/nario el Padre Fray Laureano de la Cruz / y el Padre Fray Juan de Quincoços. / Escrito por la obediencia de los superiores. En Madrid, Año / 1653. Por Fray Laureano de la Cruz, Prior, / Hijo de la Provincia / de Quito, de la / Orden de San / Francis/co.*

59 - *Ibid.*, fol. 145 r°.

60 - *Ibid.*, fol. 124 r°.

— 5 —

61 - D. Ramos Pérez, *El mito del Dorado...*, op. cit., Apéndice, p. 553, n. 102.

62 - Son nom est parfois orthographié : *Raleigh*.

63 - Eugène Asse, art. "Raleigh ou Raleigh (Sir Walter)", dans *Nouvelle Biographie Générale...*, op. cit., vol. 41 (1862), p. 513.

64 - Cf. Celeste Turner Wright, "The Amazons in Elizabethan Literature", dans *Studies in Philology*, vol. XXXVII, n° 3 (july, 1940), p. 433-456.

65 - Cf. Sir Walter Raleigh, *The discoverie...*, op. cit.. Une traduction française de cette relation, qui porte le titre de *Relation de la Guiane, Du Lac de Parimé, & des Provinces d'Emeria, d'Arromaia & d'Amapaia, découvertes par le Chevalier Walter Raleigh* a été insérée dans François Coreal, *Voyages...*, op. cit., t. 3, p. 1-99.

Nous citons ici la traduction espagnole réalisée par Betty Moore que donne en appendice (II) D. Ramos Pérez (*El mito del Dorado...*, op. cit., p. 497-647) avec le titre : *El Descubrimiento del Vasto, Rico y Hermoso Imperio de la Guyana, con un relato de la poderosa y Dorada Ciudad de Manoa (que los españoles llaman El Dorado) y de las provincias de Emeria, Arromaia, Amapaia y otros países y ríos limítrofes. Ejecutado en el año 1595 por Sir W. Raleigh, Caballero, Capitán de la*

*Guardia de Su Majestad, lord Guardián de Los Stanneries, y Teniente General de Su Majestad en el Condado de Cornwall.*

66 - W. Raleigh, *El descubrimiento...*, *op. cit.*, ch. 4, p. 552.

67 - *Ibid.*, ch. 4, p. 552.

68 - *Ibid.*, ch. 4, p. 552-554.

69 - A. de Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales...*, *op. cit.*, ch. 9, p. 292-295. La pierre des Amazonas, ou Amazonite, est une variété de microdine (aluminosilicate naturel de potassium et de sodium, qui appartient à la famille des feldspath) qui a une belle couleur vert émeraude.

70 - *Ibid.*, ch. 9, p. 292-293.

71 - *Ibid.*, ch. 9, p. 293.

– 6 –

72 - Ch.-M. de La Condamine, *Voyage sur l'Amazone*, *op. cit.*, p. 101.

73 - *Ibid.*, p. 84.

74 - *Ibid.*, p. 84-85.

75 - *Ibid.*, p. 85.

76 - *Ibid.*, p. 85.

77 - *Ibid.*, p. 86.

78 - *Ibid.*, p. 86.

79 - *Ibid.*, p. 87.

80 - *Ibid.*, p. 87.

Don Pedro de Maldonado — un habitant de la ville de Quito — qui accompagna Charles-Marie de La Condamine au cours de son voyage sur l'Amazone, en 1743, conclut lui aussi à la possibilité de l'existence des Amazonas, comme l'indiquent Jorge Juan et Antonio de Ulloa, *Relación Historica...*, *op. cit.*, liv. 6, ch. 5, par. 894, p. 513-514 :

"Que sea cierto el caso de las Amazonas lo persuade la conformidad con que lo tratan todos los Escritores al hacer memoria de este Rio, y del Viaje de Orellana : pero además de esto, que pudiera ser prueba suficiente ; quando no para creerlo enteramente, al menos para no repugnar su probabilidad ; lo acredita la memoria, que se conserva todavia entre aquellos Naturales : assi lo testifica uno de los Sugetos mas capaces, y especulativos, que la provincia de Quito ha dado á la Republica de las Letras en Don Pedro Maldonado Natural de la Villa de Riobamba, y Vecino de Quito ; cuyo Ingenio se ha hecho conocer bastantemente entre los Professores de las Ciencias. Este haciendo Viage á España, lo emprendió por el Rio Marañón el año de 1743. en compañía de Mr. de la Condamine ; y no olvidandose entre la diversidad de asuntos, que su aplicacion procuró indagar, de el de las Amazonas, no solo averiguó por el informe, que le dieron algunos Indios Ancianos ser cierto el que alli se conocieron Mugerres, que formando Republica particular entre sí, vivian solas sin admitir Varones á su gobierno, sí tambien el que aún subsistian, pero retiradas de las orillas de aquel Rio á lo interior del País ; y en prueba de ello le citaron algunos casos de haverse dexado vér una, ú otra. Mr. de la Condamine en la Relacion de su Viage por aquel Rio impresso en París el año de 1745. como Compañero de viage de Don Pedro Maldonado, y no menos que este Indagador de semejantes curiosidades refiere en su Historia abreviada algunos casos de los que los Indios les citaron, y podrá vér el que gustáre en su Obra ; contentandome yo con exponer aqui lo que dicen los Historiadores sobre este particular, dexando libertad al juicio de cada uno para que á la narrativa del caso de Orellana, ó á la de la subsistencia de las Amazonas dé el credito, que le pareciere deberse."

81 - A. de Humboldt, *Rel. Hist.*, *op. cit.*, t. 2, liv. 8, p. 486.

82 - J.-F. Lafitau, *Mœurs...*, *op. cit.*, t. 1, ch. 4, p. 168.

83 - "Extrait du dernier Rapport de M. Castelnau au ministre de l'Instruction publique sur son voyage sur l'Amazone", dans *Nouvelles Annales des Voyages*, t. 115 (1847), p. 244. Il s'agit de Francis de La Porte, dit le comte de Castelnau, qui explora l'Amérique du Sud, et en particulier l'Amazonie, de 1843 à 1847.

– 7 –

84 - P. de Magalhães de Gandavo, *Hist.*, *op. cit.*, ch. 10, p. 116-117.

85 - Cf. M. Domínguez, *Eldorado, enigma de la Historia americana era el Perú de los Incas*, *op. cit.*

86 - H. de Ribera, *Relación*, *op. cit.*, p. 598.

87 - Voir *supra*, par. 3.

88 - U. Schmidel, *Histoire véritable...*, *op. cit.*, ch. 36, p. 157-158.

89 - *Ibid.*, ch. 37, p. 159-160.

90 - *Ibid.*, ch. 37, p. 163.

91 - Nous citons ici la trad. en langue française de la *Relación de la Provincia de Moxos* des Pères Cipriano Barace, Pedro Marbán et Joseph del Castillo, datée de Lima, 20 avril 1676. Cette relation se trouve dans les Archives Romaines de la Compagnie de Jésus, selon une note de M. Frontaura Argandoña (*Descubridores y Exploradores de Bolivia, op. cit.*, 1<sup>re</sup> part., ch. 3, p. 54, n. 1) qui précise (*Ibid.*, p. 50) qu'à l'origine de ce texte se trouve une *Relación de la Virgen del Pilar de Moxos*, qui narre les exploits du P. Marbán (cette dernière *Relación*, écrite à Lima en 1666, comprend 15 fol. et fut copiée par Joseph del Castillo).

La trad. en français de la *Relación de la Provincia de Moxos* que nous utilisons, porte le titre : *Relation Espagnole, De la Mission des Moxes dans le Pérou. Imprimée à Lima, par Ordre de Monseigneur Urbain de Matha Evêque de la Ville de la Paix*, dans François Coreal, *Voyages...*, *op. cit.*, t. 2, p. 349-389. Le passage cité se trouve p. 385-386.

92 - Francisco López de Gómara le nomme *Leuchen Golma*, et Agustín de Zárate, *Leuchengorma*.

93 - F. López de Gómara, *Hisp. vict.*, *op. cit.*, I, p. 242.

94 - A. de Zárate, *Hist. del descub.*, *op. cit.*, liv. 3, ch. 2, p. 178.

— 8 —

95 - Un roman de Vicente Blasco Ibáñez, dont l'action se déroule (en partie) en Californie, porte le titre : *La reina Calafia*. Cf. Vicente Blasco Ibáñez, *La reina Calafia*, dans *Obras Completas*, *op. cit.*, t. 3, p. 151-255.

96 - E. de Gandía, *Hist. Crít.*, *op. cit.*, ch. 6, p. 84-85.

97 - C. Bayle, *El Dorado fantasma*, *op. cit.*, ch. 8, p. 243, n. 1.

98 - A. Pigafetta, *Premier Voyage...*, *op. cit.*, p. 210.

99 - Cf. Fr. B. J. Feijoo, *Teatro Crítico (Discurso 10, Fábula de las Batuecas...)*, dans *Obras escogidas*, *op. cit.*, t. 4, p. 99, n. 2, et *Suplemento al Teatro Crítico*, *Ibid.*, t. 4, p. 397.

100 - A. Thevet, *Singul.*, *op. cit.*, ch. 40 (63), p. 167.

101 - Cf. J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dict. des Symboles...*, *op. cit.*, t. 1, p. 45 (art. "Amazone") :

"Suivant l'occultisme ancien, dit G. Lanoe-Villène (...), les Amazones seraient dans l'ordre métaphysique, symbole des forces psychiques stellaires tournant dans l'éther autour du Paradis des dieux pour le garder et en défendre les frontières. Dans ces perspectives leur ceinture n'est autre que le cercle magique qu'elles forment autour du Paradis et qu'Héraclès franchira de haute lutte ; leurs chevaux sont les nuages qui courent en blancs escadrons dans le ciel azuré. Elles ouvrent leurs ceintures aux héros et tuent les lâches. Gardiennes farouches d'un Paradis, ces êtres troublants, qui se donnent et se refusent, qui sauvent et qui meurtrissent, ne sont peut-être que les portes ambiguës d'un ciel incertain."

© 1996-2017, Jean-Pierre SÁNCHEZ

© Presses Universitaires de Rennes  
Campus de la Harpe  
2, rue du doyen Denis-Leroy  
35044 RENNES Cedex

Mise en page : Joëlle DESON - Patricia PERRIN  
pour le compte des PUR

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1996

ISBN : 2-86847-152-0

ISSN : 1255-2364



HISTOIRE

TOME SECOND

H I S T O I R E



Jean-Pierre Sanchez

# Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique



T O M E S E C O N D



Jean-Pierre Sanchez ▲ Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique

les  
PUR  
Presses  
Universitaires  
Rennes

les  
PUR  
Presses  
Universitaires  
Rennes